

Une distraction.

Je passe mes journées à travailler à un idéal de paix et de justice dans le cyberspace. J'y crois. J'y œuvre. C'est ce qui me porte, me nourrit, m'interpelle et me motive.

En réfléchissant aux discussions clandestines, soudain me vient une idée. Et si cet idéal était étranger aux Internets ? Et si, de par leurs constructions techniques, de par leurs différences fondamentales avec la sphère physique, de par leurs mutations profondes qu'ils opèrent dans notre cognition et nos pratiques sociales, les Internets n'étaient juste pas compatibles avec la notion même de Paix et de Justice ?

Les Internets sont nombre de choses. Ils sont évidemment un outil, une réalité physique de câbles et de processeurs, mais ils sont également une matière vivante, une conscience collective, mouvante, un lieu intime où l'on existe, où des morceaux et des miroirs de nous naissent, s'entrechoquent et meurent.

En admettant pour le bienfait de cette réflexion qu'il n'y ait qu'un seul idéal de justice et de paix, il est basé sur notre histoire. Notre Histoire. Une Histoire humaine, une Histoire qui a vu la Justice et la Paix se ciseler dans la douleur, se façonner aux forges de ce qui fait l'humanité dans toute sa lumière et toute son horreur. Ces idéaux ont été taillés par des mains, par des êtres. Des êtres conscients. C'est ce qui m'interpelle.

Il y a, me semble-t-il, dans toutes les théories de paix et de justice une évidence sous-jacente : toutes sont des constructions sociales, des conventions participatives, collectives, ancrées dans ce qui nous fait et nous limite, imparfaits et humains.

Dès lors, alors que les algorithmes nourrissent d'autres algorithmes, alors que les ingénieurs n'ont plus de certitude sur les décisions que prennent leurs codes, alors que la logique même du Métaverse est de tromper nos sens afin de ne plus discerner le vrai du faux, est-il si étrange de penser que, peut-être, les Internets ne sont juste pas fait pour ça ? Peut-être que la Paix et la Justice, dans un univers d'instantanéité électronique et d'ubiquité exponentielle dont la taille n'a rien d'humaine, ça n'a pas de sens. Ce ne serait ni bien, ni mal. Ce serait.

Je passe mes journées à travailler à un idéal, mais peut-être que je m'y prends mal. Peut-être que je regarde au mauvais endroit. Peut-être que c'est à l'horizon du réseau, à la limite des câbles que se trouve la solution.

NOTE : J'ai déjà abordé des thèmes similaires dans la pièce « Le Prochain Train », où de nouveau, la technologie n'est pas l'histoire. Elle est l'essence de ce qui se passe mais sans en être le sujet. Je joins le texte à cette distraction.

A distraction.

I spend my days working towards an ideal of peace and justice in cyberspace. I believe in it. I am working on it. This is what carries me, nourishes me, challenges me and motivates me.

Thinking about clandestine discussions, suddenly an idea comes to me. What if this ideal was foreign to the Internets? What if, by their technical constructions, by their fundamental differences with the physical sphere, by their profound mutations that they operate in our cognition and our social practices, the Internets were just not compatible with the very notion of Peace and Justice?

The Internets are many things. They are obviously a tool, a physical reality of cables and processors, but they are also a living matter, a collective consciousness, moving, an intimate place where we exist, where pieces of us are born, collide and die.

Admitting for the benefit of this reflection that there is only one ideal of justice and peace, it is based on our history. Our History. A human history, a history that has seen Justice and Peace chiseled in pain, shaped in the forges of what makes humanity in all its marvel and horror. These ideals were carved by hands, by beings. Conscious beings. That is what questions me.

There is, it seems to me, in all the theories of peace and justice a hidden evidence: all are social constructions, participatory, collective agreements, anchored in what makes and limits us, imperfect and human.

Therefore, while algorithms feed other algorithms, while engineers no longer have certainty about the decisions their codes make, while the very logic of the Metaverse is to deceive our senses to no longer discern the true from the false, is it so strange to think that, perhaps, the Internets are just not made for that? Perhaps Peace and Justice, in a universe of electronic immediacy and exponential ubiquity whose size is not human, makes no sense. That would be neither right nor wrong. That would be.

I spend my days working towards an ideal, but maybe I'm doing it wrong. Maybe I'm looking in the wrong place. Maybe it's at the horizon of the network, at the edge of the cables that the solution lies.

NOTE: I have already addressed this theme in the play "The Next Train". I attach the text to this distraction (it's in French, apologies, translation is on its way)

Les Bandits de Grand-Moulin présentent

Stéphane Duguin

Jeanne Couppié

LE PROCHAIN TRAIN

1
LE PROCHAIN TRAIN

Un conte sur nos liens à l'ère du numérique



« Une histoire humaine » - HUFFINGTON POST
« Quel talent ! (...) Courrez-y » - LE MONDE.FR
« 5 Etoiles - Une mise en scène brillante » - LA PROVENCE
« Un voyage poétique et attendrissant » - VAUCLUSE MATIN
« Moderne et original » - REG'ARTS

Une pièce d'Orah de Mortcie
Mise en musique par Cédric Le Guillerm

Le prochain train

théâtre

Orah de Mortcie



LE PROCHAIN TRAIN

pièce en 13 tableaux

:C

Eldarion's Books

Tableaux

LE DÉPARt	15
LA DÉCISIOIn	19
LE CONTRAt	20
LES IDENTITÉS.....	24
DÉBRIEFING.....	27
PREMIER TRAIIn.....	35
DE NUIt	36
TÉLÉPHONE.....	43
SECOND TRAIIn.....	47
DE NUIt	48
RETOUR DE WEEK-END	52
ANNIVERSAIRE	57
DERNIER TRAIIn	61

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants-droits ou ayants-cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. Et si tu lis ce texte jusqu'au bout t'es quand même un(e) grand(e) malade ! :D

PERSONNAGES

VINCENT. — M., 41, 178, 64, N. 48°52'67" - E. 2°20'44", 2.15.174.192

KARINE. — F., 32, 159, 49, N. 48°48'43" - E. 2°22'16", 213.186.32.0

et aussi

Elisa

Cette édition fait suite à la création de la pièce en 2014 où la distribution était la suivante : *Elisa* : Jeanne Couppié, *Karine* : Jeanne Couppié, *Vincent* : Stéphane Duguin.

*Je nous vois assis sur un banc,
seuls, au milieu de Monopolis.*

Marie-Jeanne



« Je te parle de ce lien qu'il y a entre nous. Tu ne le vois pas, tu ne peux le sentir, le toucher, ou l'entendre. Il n'apporte aucun goût dans ta bouche. Mais il est là, entre l'autre et toi, il vous éclaire et il vous lie.

Et jusqu'à aujourd'hui, il nous appartenait encore. »

LE PROCHAIN TRAIN

LE DÉPART

Noir. Musique. La scène s'éclaire lentement, la lueur venant d'un ordinateur portable en cour. Elle dévoile un intérieur sans identité. Un bar en jardin, deux gros sièges en cour, une table basse près de l'un d'eux.

Au sol, des câbles courent. Avant-scène, en cour, une miniature de train électrique. En fond de scène, une femme de dos. Elle range dans des allées et venues entre la scène et les coulisses.

C'est Elisa. La musique s'arrête.

Un homme entre en cour, le téléphone à l'oreille. C'est Vincent.

VINCENT. — Oui. Oui. Que veux-tu que je te dise, moi ? Tu crois qu'on peut appeler Maggy ? Oui. Et dis-lui bien que ça ne peut pas attendre demain. *(il va à l'ordinateur)*. Ils sont en ligne en ce moment et ils commencent les tests dans dix minutes. Bien sûr. Oui, j'attends... *(il patiente en pianotant, Elisa poursuit son rangement et sort en jardin. Sur le bar, le téléphone fixe sonne)*. Téléphone. Puce, téléphone. *(dans un soupir, Vincent décroche)*. Allô. Bonjour maman... Maman, est-ce que je peux te rappeler, je suis très occupé et... *(soupir. Il masque le téléphone)*. Sylvain, excuse-moi une seconde. *(reprenant)*. Dis-moi. Un colis ? Non, nous n'avons pas reçu de colis. *(le public voit distinctement un colis sous le bureau de Vincent)*. Tu as vérifié ton numéro de suivi ? De la poste, oui. Mais non, par email, la poste n'envoie plus de lettre maman. Et bien allumes-le, comment veux-tu regarder tes emails si ton ordinateur est éteint ? *(regardant son ordinateur)* Attends une seconde... *(au portable)*. Sylvain, tu es encore là ? Sur le site ils annoncent six minutes. Tu as réussi à joindre Maggy ? Pardon ? Elle est où ? Attends Sylvain, je ne t'entends plus. Sylvain ! Allô ! Allô ? *(il pianote)*. C'est pas vrai... *(au fixe, tout en composant le numéro de Sylvain)*. Maman, il faut vraiment que je raccroche, je te... Quoi ? Oui, c'est normal la petite barre bleue, tu attends qu'elle soit remplie. Une seconde... *(au portable)*. Sylvain ?

Oui, nous avons été coupés. Oui j'avais compris et franchement, je trouve ça un peu fort. Tu gâches ta journée, je gâche ma journée, je crois quand même que Maggy peut sortir trente secondes de son restaurant et vérifier les chiffres non ? On ne demande pas la lune bon sang ? Mais non je ne m'énerve pas, c'est juste que je suis fatigué. D'accord. D'accord. Merci de t'occuper de ça en tout cas. Oui c'est ça, à demain. (*la femme s'approche, elle est habillée, sac à la main. Vincent poursuit, à l'attention du fixe*). Alors maman, elle en est où la petite barre bleue ? (*à Elisa*). Maman et son ordinateur... (*regardant Elisa*). Tu sors ? Tu pourrais me retirer du liquide ? (*il fouille son portefeuille et lui donne sa carte*). Le type du kiosque refuse toujours de prendre la carte. (*Elisa prend la carte, se retourne et la pose près de l'entrée*). Au fait, tu t'es occupée des impôts ? Ils n'arrêtent pas de m'envoyer des relances. (*au téléphone*). Non maman pas toi. D'accord. (*à Elisa*). Tu as le bonjour de maman. (*au téléphone*). Oui. Non, pas plus que d'habitude. Mais oui ne t'inquiète pas, je gère très bien... Bon il est allumé ? Mais non, pourquoi tu as redémarré ? Écoute, maman, j'ai une urgence au boulot là, je te rappelle dans cinq minutes ? Le colis ? Oui oui, je t'envoie le colis dès que je le reçois. Bisous maman.

ELISA, *debout près de la porte*. — Il y a une tarte dans le four.

VINCENT, *pianotant, l'air concentré*. — OK.

ELISA. — Il faut la sortir dans dix minutes.

VINCENT. — Dix minutes, pas de souci ma chérie.

ELISA. — Tu as aussi de la mousse au frigo et... (*elle bésite, les larmes aux yeux. Vincent explose soudain*).

VINCENT. — Mais nom de Dieu ! Ce n'est pas vrai ! Ils se moquent du monde ! (*voyant à peine Elisa, il se plonge dans son téléphone, tapant un message*). Je te jure, il y a des fois où j'ai vraiment l'impression de parler aux murs. (*Elisa l'observe quelques secondes puis l'embrasse sur le front sans qu'il ne le remarque vraiment. Elle passe ensuite brièvement hors scène et revient avec une valise. Elle sort. Vincent compose un numéro et tombe sur un répondeur*). Sylvain ? Est-ce que tu peux me rappeler dès que tu as ce message ? Merci. (*il lève la tête*). Puce ? (*regardant alentour, pas*

plus inquiet que cela, il termine son SMS puis pianote de nouveau sur le PC. Il sort brièvement pendant que la scène reste emplie de bips de messages et de notifications de mails. On entend une chasse d'eau et Vincent revient directement à son ordinateur. Il met le casque sur ses oreilles, on entend une musique sourde. Le téléphone sonne, il ne décroche pas. On entend un message de la mère de Vincent).

MÈRE DE VINCENT. — Allô, oui, c'est maman. Tu m'as oubliée Vincent. Vous êtes là ? Vous avez dû sortir. Faites-moi signe dès que vous recevez le colis. Et Vincent, n'oublie pas que c'est bientôt l'anniversaire de ta nièce. Je compte sur vous Elisa pour le lui rappeler. Allez, je vous laisse. À la semaine prochaine au téléphone. Je vous embrasse. *(le répondeur bipe. Vincent regarde machinalement son téléphone portable, un message attire son attention. Il enlève son casque, la musique s'arrête. Derrière lui, une projection commence, montrant le message en rédaction avec écriture intuitive. Le message est accompagné de la voix d'Elisa).*

ELISA, *voix off*. — Mon amour. Je me résous à t'écrire ce qu'il m'est impossible de te dire. N'y vois pas un manque de courage. Mais étant donné que tu ne m'écoutes plus, c'est plutôt un manque de choix. J'ai pensé à te laisser un message sur ta boîte vocale, cela me paraissait moins impersonnel, mais tu ne la consultes jamais. Je pars Vincent. Si je suis vraiment honnête, je peux dire que cela fait longtemps que je suis partie. Je ne te reproche rien, mais le fait est que tu n'y arrives plus. Je reconnais tes efforts. Je te vois t'épuiser à compresser le temps, à tenter de réduire les intervalles, à rentabiliser tes moindres moments de repos. Tu as fait tout ce que tu as pu, mais la réalité est que tu n'as plus d'espace pour un couple. Tu n'as plus d'espace pour moi. Tu n'as même plus suffisamment d'espace pour toi. Tu es tout à ton travail. C'est ton choix. Je le respecte. Sache juste que... *(la voix off s'arrête, Vincent hésite, puis manipule son téléphone. La voix off reprend)*. J'oublie toujours que les SMS ont un nombre maximum de caractères. Même pour rompre, il faut être concis. Je ne reviendrai pas. Je préfère ne pas te dire où je vais. Ne tente pas de me retrouver s'il te plaît. Je te contacterai si

j'en éprouve le besoin. Je sais que c'est dur mais c'est mon choix. Ne sois pas trop triste. Elisa. (*Vincent se redresse, un peu bagard. Il va à la porte, l'ouvre, la referme. Il considère son téléphone, hésite. Il est surpris par une notification de SMS.*)

ELISA, *voix off.* — N'oublie pas la tarte. Je t'aime.

(*Vincent retourne s'asseoir. Musique. Sur son chemin, les lumières s'éteignent autour de lui pour ne faire place qu'à la lumière de l'écran. En fond de scène, à deux mètres du sol, une barre de téléchargement s'allume. Elle se remplit alors que la lumière sous le visage de Vincent fait danser son ombre de jardin à cour, comme si un soleil tournait autour de lui. Des voix se font entendre. Sur elles, Vincent pianote. Sur la musique, on entend des voix sur le répondeur.*)

VOIX 1. — Vincent, c'est Steph. Vu que tu ne réponds plus aux mails, je tente le fixe. Ben voilà. C'est Steph. Rappelle.

VOIX 2. — Ouais c'est Florent. J'ai appris pour Elisa. Je suis désolé frangin. Mais putain, pourquoi tu n'as rien dit ? Je l'ai croisée par hasard vers Marengo, j'ai eu l'air d'un con, c'était n'importe quoi. Ah oui et puis tu as raté l'anniversaire de Cauline. Elle me tanne tous les jours pour savoir si tu vas lui envoyer un cadeau. Bon, allez, fais-moi signe dès que tu peux.

VOIX 3, *musique sourde en fond.* — Allô ? Greg ? Bonne année ! La fête est mortelle ici. (*autre voix, cris en fond.*) Mais si c'est le numéro de Gregory je te dis. (*rires.*) Rends-moi ça !

VOIX 4, *métallique.* — Bonjour et bienvenue sur le service de génération automatique d'alerte. Votre compte présente un crédit de dix mille euros et quinze centimes. Votre conseiller est à votre disposition pour vous présenter les meilleurs placements. Merci d'avoir utilisé nos services automatisés.

VOIX 5, *depuis la porte.* — Monsieur. C'est Madame Granger. Votre boîte aux lettres est pleine, alors je me suis permise de relever votre courrier. Monsieur ?

*Vincent tourne la tête vers la porte. La musique s'arrête.
La barre de téléchargement se fige. Le téléphone sonne.
Vincent ne décroche pas, il ne fait que pianoter. La sonnerie continue.
Il regarde le téléphone, soupire et décroche.*



LA DÉCISIO_n

VINCENT. — Bonjour maman. Parce que tu es la seule à appeler sur le fixe. D'ailleurs, je ne garde cet abonnement que pour toi. Non, ce n'est pas un reproche. Le colis ? Non maman, pas de nouvelle depuis ton appel de la semaine dernière. Tu sais, ça va faire un an maintenant, on peut peut-être le considérer comme perdu. (*il voit un message sur son ordinateur et se met à pianoter, tout en parlant mécaniquement*). Et comment va la voisine ? (*grave*). Ah, désolé, je ne savais pas. Et Madame Fradin ? Elle aussi ? Eh bien, passe le bonjour à leurs maris alors. (*il pianote, puis son visage change, il soupire, rapide regard autour de lui*). Non, toujours pas, non. Oui. Je sais. Je sais. Oui maman, un an demain, merci de me le rappeler. Non, je ne crois pas, non. Voilà, comme le colis. Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que... Maman, tu ne peux pas leur demander à tous de se mêler de leurs affaires ? Bien sûr que je donnerai des nouvelles. Quand ? Quand j'aurai le temps. Oui, je sais, Florent t'appelle tous les jours. Du Facebook ? Tu crois vraiment que j'ai le temps de faire du Facebook maman ? Tu sais, on n'a pas tous trouvé un trente-cinq heures. Non, je ne dis rien, mais bon, c'est pour dire... Mais oui, puisque je te dis que je vais bien, on ne va pas avoir cette conversation toutes les semaines ? Je sais ce que t'a dit le docteur, mais je ne déprime pas. Et puis j'ai beaucoup de respect pour le docteur Dadolle, mais la dernière fois que je l'ai vu, c'était pour quoi, la rougeole ? Que j'ai quoi ? Une bourboute ? C'est quoi ça, une bourboute ? Un *burn-out* ! ?

N'importe quoi, je ne fais pas de *burn-out*... Écoute maman, Elisa est partie, mais oui, je survvis. Si, je vais très bien. Quoi ? Eh bien, je travaille, je... Je sors, voilà. (*regardant autour de lui*). Je vois plein de monde... Non. Non, maman, tu ne viens pas. Parce que. On se téléphone la semaine prochaine, comme d'habitude. Voilà. Bon maman, j'ai encore des choses à faire. Oui, bisous.

Il raccroche. Il regarde autour de lui, soudain conscient de sa solitude.

Il reste immobile quelques secondes puis pianote, semblant prendre une décision. Au fur et à mesure qu'il tape, la barre de téléchargement se remplit, et les lumières reviennent doucement.

L'ambiance de nuit fait place à une pâle couleur matinale.

La montre de Vincent sonne. Il la regarde, un peu surpris, se lève, va à la fenêtre, s'étire, puis retourne travailler, casque sur les oreilles.

On frappe à la porte, il ne bouge pas. On frappe plus fort.

Il hésite, enlève le casque et se lève rapidement.



LE CONTRA^t

VINCENT. — Voilà, j'arrive. (*il ouvre la porte, on voit Karine, trentaine sans complexe. Elle est naturelle, pas du tout dans le paraître. Sa féminité est sans artifice. Son allure est fonctionnelle*). Je vous prie de m'excuser, je travaillais et (*montrant le casque*)...

KARINE, *après un long temps à détailler Vincent*. — Pas de souci. (*elle le regarde toujours sans rien dire, jusqu'à le gêner*). Vous me faites entrer ou on règle ça sur le palier ?

VINCENT. — Non bien sûr, je vous en prie.

KARINE. — C'est cosy. Vous êtes en procès avec EDF ?

VINCENT. — Non (*regarde alentour, comprend*) Excusez-moi, je n'avais pas fait attention. (*il va allumer*).

KARINE, *visitant, sans complexe*. — Jolie cuisine.

VINCENT, *un peu gêné*. — Merci.

KARINE, *montrant hors scène*. — La chambre ?

VINCENT, *très gêné*. — Vous voulez boire quelque chose ? Un café ? Quelque chose de frais ? Pour le café c'est sûr, pour le frais, il faut que je vérifie...

KARINE. — Un café c'est bien. (*elle regarde Vincent pendant qu'il prépare le café. Long silence*). Vous m'avez trouvée comment ?

VINCENT. — Un collègue. Sylvain. Il m'a dit que vous étiez exactement ce qu'il me fallait.

KARINE. — Sylvain comment ?

VINCENT. — Duchand.

KARINE. — Connais pas. (*Vincent hésite avec le sucre*). Non, non, juste du café. C'est quoi son email ?

VINCENT. — sd333@yahoo.fr.

KARINE. — Ah si je vois. Marrant, je ne l'aurais pas vu me recommander.

VINCENT. — Vous vous connaissez depuis longtemps ?

KARINE. — On a un petit historique. (*elle s'assoit sur le siège*).

VINCENT. — Moi, je le connais du travail, enfin, pas plus que ça, parce que son bureau se situe au 6^e et moi... (*elle le regarde, souriant son désintéret de toutes ses dents*). Enfin, Sylvain quoi. (*silence, seulement ponctué de bips et de notifications. On sent que Vincent se retient d'aller à son téléphone et à son ordinateur*). Et donc vous habitez Paris ?

KARINE. — Je ne suis pas du genre formel. Vous pouvez regarder vos messages si vous voulez.

VINCENT, *s'asseyant rapidement*. — Excusez-moi, la joie du télétravail...

KARINE. — Oui oui, je connais ça. (*long silence. Vincent pianote et perd un peu conscience de Karine*). Au risque de vous paraître vulgaire, j'ai encore deux rendez-vous après et j'ai la réputation d'être ponctuelle, alors si ça ne vous dérange pas trop...

VINCENT. — Bien sûr, bien sûr, excusez-moi. (*fermant son ordinateur portable, hésitant*). Vous allez me trouver idiot, mais c'est la première fois, alors je ne sais pas trop comment faire.

22 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE *se levant, s'approchant*. — Rassurez-vous, c'est assez simple. Vous avez lu mes conditions ?

VINCENT. — Oui, j'ai bien reçu votre mail.

KARINE. — Et ça vous va ?

VINCENT. — Ça m'a l'air très bien.

KARINE. — On va évacuer tout de suite ce qui fâche : vous êtes OK pour le prix ?

VINCENT. — Oui, oui.

KARINE. — Payable d'avance, aucun remboursement possible.

VINCENT. — Pas de problème.

KARINE. — Alors tout est parfait.

VINCENT. — Et on commence quand ?

KARINE. — Tout de suite si ça vous va. (*Vincent acquiesce sans rien dire. Karine va chercher son sac. Elle s'assoit en tailleur à côté de lui, plonge la main dans le sac, hésite*). Sûr ? Parce que vous ne m'avez pas l'air convaincu.

VINCENT. — Si, si.

KARINE. — C'est moi ? Il y a un truc qui ne vous plaît pas ?

VINCENT. — Non non, vous êtes très bien, c'est juste que j'ai beaucoup de travail et que j'étais au milieu de quelque chose alors... Vous en avez pour longtemps ?

KARINE. — Si on arrête d'en parler, dix minutes.

VINCENT, *après une courte hésitation*. — Très bien.

KARINE, *sortant une liasse de documents de son sac*. — Voilà le contrat. Vous vérifiez ce que j'ai déjà pré-rempli et vous ajoutez ce qui manque.

VINCENT, *lisant rapidement, montrant une page*. — Et ça ?

KARINE. — Ce sont les options. À vous de choisir. (*Vincent hésite*). Vous n'avez pas vu ça sur le site ?

VINCENT. — À vrai dire, je ne sais pas du tout quoi prendre.

KARINE. — Alors... (*lui montrant les documents*). Vous avez le forfait découverte, service basique, une heure par jour. Au besoin, on se voit en plus une fois par semaine pour débriefier. C'est sur une base mensuelle, vous vous désengagez quand vous voulez.

VINCENT. — Et celle-ci ?

KARINE. — Ça, c'est le *full package*. Six heures par jour, alerte 24/7 et débriefing à la demande. Par contre, comme ça demande plus d'investissement, c'est pour un minimum de trois mois.

VINCENT. — Et c'est bien ?

KARINE. — Si on veut faire les choses sérieusement, c'est le top. Sur cette formule, il y a quinze jours d'essai, parce que bon, on ne sait jamais. Et si ça ne marche pas, je rembourse la moitié. Ah oui : pour le *full package*, je m'installe, sinon ça me revient trop cher en transport.

VINCENT, *réfléchissant*. — D'accord... On peut porter la durée à six mois ?

KARINE, *le jaugeant*. — Le client est roi.

VINCENT. — Je signe où ?

KARINE. — Chaque page, en bas à droite. (*elle se lève, lisant avec Vincent*). Oui, pour six mois, ça fait six jours de congés.

VINCENT. — Très bien.

KARINE. — Vous voulez que je m'installe où ?

VINCENT. — Pardon ? Ah oui, bien sûr... Et bien dans la chambre d'ami. C'est un peu le capharnaüm, mais je vais nettoyer.

KARINE. — Non, non, ne touchez à rien. Encore jamais vu de *capharnaüm* de ma vie. (*Vincent lui tend les feuilles signées*). Nickel. Je file à mes deux rendez-vous puis je passe chez moi chercher ma valise. Rendez-vous ce soir vers huit heures ? Vous aimez la quatre fromages ? C'est moi qui invite. (*partant*). Vous avez un double des clés ?

VINCENT, *cherchant*. — Je crois, oui.

KARINE, *trouvant et attrapant les clés*. — À toute. (*elle sort*).

(*Vincent réfléchit un court instant, feuillette le contrat sans vraiment le lire, le pose sur la chaise. La musique reprend pendant que la barre de téléchargement se remplit. La lumière varie lentement. Vincent va avant-scène et observe son train électrique. Il prend la locomotive et teste le mécanisme. La musique s'arrête et la barre de téléchargement se fige*).

VINCENT. — Je ne comprends pas pourquoi ce truc ne fonctionne plus. (*bélant hors scène*). Tu sais où est le petit tournevis ? Puce ?

LES IDENTITÉS

*Karine entre, serviette sur la tête pour se sécher les cheveux,
part de pizza à la main, pieds nus.*

KARINE. — Vous me parliez ?

VINCENT, *posant la locomotive, comme sortant d'un rêve.* — Non...
Non. (*il retourne à son portable.*)

KARINE. — Alors, vous avez trouvé ?

VINCENT. — Non. Mais de mémoire, il n'y a rien là-dedans.

KARINE, *se postant derrière lui.* — Allez voir dans les favoris.

VINCENT. — C'est vide.

KARINE. — Mots de passe enregistrés.

VINCENT. — Pareil.

KARINE. — Ah oui, j'y pense, il me faudra votre numéro de carte bancaire.

VINCENT. — Regardez sur le meuble. (*il continue de pianoter. Karine revient avec la carte et joue avec, comme si elle lui avait toujours appartenu. Vincent abandonne sa recherche.*) Non, rien du tout.

KARINE, *lui signifiant de lui laisser la place, ce qu'il fait de mauvaise grâce.* — Laissez-moi regarder. (*elle pianote à deux cents à l'heure.*)

VINCENT, *nerveux.* — Vous avez votre propre ordinateur ? (*elle pianote sans répondre.*) Parce que celui-là, je m'en sers beaucoup.

KARINE. — Je n'avais pas remarqué. (*elle pianote.*) Pas de panique, j'en ai pour deux minutes. (*elle pianote, puis annonce son diagnostic.*) Alors, pas de Twitter, pas de blog, pas de Google+... (*s'arrêtant.*) Pas de Facebook ?

VINCENT. — Non.

KARINE. — OK... Alors Snapchat, Instagram, Tumblr, je ne demande pas. Vous avez quand même un compte Yahoo ?

VINCENT, *masquant son impatience.* — Non.

KARINE. — Marrant, ça. Tous les vieux ont un petit compte Yahoo pourtant. (*le regardant.*) Je veux dire vieux en termes de génération internet, bien sûr.

VINCENT. — J'avais saisi.

KARINE. — Et puisqu'on parle des choses qui dérangent, autant que je sache avant de tomber dessus : des coquinerias à avouer ?

VINCENT. — Par exemple ?

KARINE. — Du tchat olé olé... Meetic ? Adopte un mec ? Bretonne et gironde ?

VINCENT. — Non.

KARINE. — Copains d'avant ?

VINCENT. — Je vous ai dit que non. Je ne connais même pas la moitié des sites dont vous parlez.

KARINE. — Ouais... Ils disent tous ça. (*regardant Vincent qui s'impatiente*). OK, OK, j'active : donc, si je résume, juste un mail pro et un mail perso, ce dernier étant un wanadoo.fr... (*le regardant, moqueuse*). Et sinon, il fait quel temps au 19^e siècle ?

VINCENT. — Merci de vous abstenir de me parler comme à un demeuré... Les mails me suffisent parfaitement. Je n'ai jamais eu besoin de plus.

KARINE. — Et qu'est-ce qui a changé ?

VINCENT. — Plusieurs choses.

KARINE. — OK. (*scrutant*). Quand même... 1766 mails non lus... Pas mal. (*elle tape son clic final et cède la place*). Je vous rends votre bébé, je vais continuer sur le mien, de toute façon, il n'y a rien dans celui-là. (*elle sort un portable léger et élégant*).

VINCENT. — Ça va aller ? Vous allez vous en sortir ?

KARINE. — Très bien. Je préfère tout bâtir de zéro plutôt que de bricoler sur de l'existant mal construit. Parce que des fois je trouve de ces bordels. Et vas-y que je laisse Google gérer ma vie, et que j'utilise mon vrai nom sur Facebook.

VINCENT, *nettoyant son clavier*. — Il ne faut pas ?

KARINE. — Si vous aimez que votre boss se rince l'œil sur le monokini de votre dernière conquête, pourquoi pas. (*elle pianote à toute vitesse*). Pour vous, on va faire simple. Je commence par vous créer une identité officielle, avec votre vrai nom, votre vraie date de naissance... C'est quoi déjà ?

VINCENT. — 14/09/1974.

26 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE. — J'aurais parié.

VINCENT. — Pardon ?

KARINE. — Vous avez une tête de Vierge. (*reprenant*). Alors très important, vous n'utilisez cette identité que pour le travail et rien d'autre que le travail. Je lui lie un facebook, un twitter, un linkedin, le tout avec un seul identifiant et un seul mot de passe. On fait *light*. Ensuite, je vous crée une seconde identité pour la vraie vie.

VINCENT. — Parce que le travail, ce n'est pas la vraie vie ?

KARINE, *levant la tête*. — Échanger volontairement son temps libre contre du temps régulé et hiérarchisé ? On peut philosopher... (*Vincent n'étant pas d'humeur à argumenter, elle pianote*). Cette seconde identité utilise un pseudonyme et de faux détails personnels : date de naissance, adresse, scolarité, tout est bidon. Vous ne la donnez qu'à votre cercle d'amis proches et vous ne l'utilisez que pour tout ce qui est récréatif : loisirs, sorties, délires. (*elle regarde Vincent*). Oui, là aussi, on va faire léger.

VINCENT. — Donc la première pour les contacts professionnels...

KARINE. — Le CV, la carrière, les diplômes, avec une jolie photo rendant hommage à ce physique de farceur.

VINCENT, *ne relevant pas*. — ... Et la seconde pour le reste.

KARINE. — Le reste... Dans les limites du légal. Si vous avez des activités un peu plus *borderline*, faut me le dire tout de suite histoire que je vous crée une troisième identité.

VINCENT. — *Borderline* ? (*il fait mine de réfléchir*). Je joue aux échecs. En ligne. Avec des étrangers.

KARINE. — Je savais que vous étiez un marrant. Va pour deux identités. Une idée de prénom pour la seconde ?

VINCENT. — Je ne sais pas moi. Victor ?

KARINE. — Vendu. Il me faut un avatar aussi.

VINCENT. — Pardon ?

KARINE. — Une couleur, un dessin, un animal, n'importe quoi pour représenter votre pseudo. (*Vincent réfléchit*). On peut faire ça plus tard, ce n'est pas l'urgence.

VINCENT. — Un banc.

DÉBRIEFINg — 27

KARINE. — Un banc ?

VINCENT. — Les objets sont interdits ?

KARINE. — Non, non. Quel type de banc ? Jardin public, tribunal... (*le regardant*). Hospice ?

VINCENT. — Quai de gare. (*Vincent se lève*). Je vais me coucher, vous avez encore besoin de moi ?

KARINE. — Non non ça ira. (*elle pianote, Vincent sort avec son ordinateur. Il va vers sa chambre, sort, puis réapparaît brièvement*).

VINCENT. — Je peux vous poser une question un peu gênante ? (*Karine grogne un oui*). Vous vous appelez comment ?

KARINE, *absorbée*. — Karine.

VINCENT. — Bonne nuit Karine.

KARINE, *sans lever les yeux*. — Bonne nuit. (*elle pianote*). Où est-ce que je vais trouver un banc, moi ?

La musique reprend. Karine chante, casque sur les oreilles.

Elle prend possession physique des lieux.

Elle installe un tableau sur roulettes en milieu fond de scène et entreprend de projeter un résumé graphique des identités de Vincent.

La barre de téléchargement se remplit derrière elle, la lumière change.



DÉBRIEFINg

VINCENT, *entrant, pardessus sur le bras, rédigeant un SMS*. — Bonsoir.

KARINE. — Félicitations, vous avez deux offres d'emploi.

VINCENT. — Je ne me souviens pas avoir postulé pour quoi que ce soit.

KARINE. — C'est le profil LinkedIn que je vous ai créé. Un petit bijou. Je vous lis l'accroche : Vincent, ingénieur, 40 ans, le dynamisme serein, la maîtrise de l'innovation, une volonté de fer au service d'un professionnalisme d'acier.

28 — LE PROCHAIN TRAIN

VINCENT. — Ça n'a aucun sens. (*il se plonge dans son ordinateur qu'il extirpe de sa sacoche*).

KARINE. — Précisément! De quoi faire bander les chasseurs de têtes.

VINCENT, *la regardant*. — Même si je goûte l'exotique de vos expressions, vous êtes obligée d'être toujours aussi vulgaire?

KARINE. — Non. Mais j'aime bien.

VINCENT. — Et ces offres? Intéressantes?

KARINE. — Consultant et... Consultant.

VINCENT. — En quoi?

KARINE. — Ils ne précisent pas

VINCENT. — Formidable.

KARINE. — Votre mère va téléphoner d'ici quinze minutes. On avait prévu un petit briefing avant, non?

VINCENT, *continuant de pianoter*. — Ah oui mais non. Il faut vraiment que je travaille, là.

KARINE. — Vous ne venez pas juste de quitter le bureau?

VINCENT. — Si.

KARINE. — Remarquez, 45 minutes de RER, vous avez eu le temps de vous détendre.

VINCENT, *la regardant pianoter*. — Vous êtes un peu mal placée pour donner des leçons, non?

KARINE. — Ah non, moi, là, je ne travaille pas. Je tente de commenter gentiment la photo d'un nouveau-né obèse. (*elle tape*). «Félicitations aux heureux parents, il est... Rigolo».

VINCENT. — Vous êtes comme moi. Branchée en permanence.

KARINE. — Non monsieur. Je dis où, je dis quand et je dis comment. Et là je dis débriefing. (*elle se pose près de lui. Il arrête de pianoter*). Vous m'écoutez? (*Vincent acquiesce*). Alors... (*elle pianote, avec affichage simultané d'un résumé des identités de Vincent et de Victor*). Vincent est un peu à la traîne mais Victor a eu une semaine de folie. Si je cumule, vous avez dépassé la barre des trois cents amis sur Facebook.

VINCENT. — Ah bon? Je ne suis même pas certain de connaître trois cents personnes.

KARINE. — J'ai un peu allumé pour faire grimper les chiffres. Je vous ai inscrit à un ou deux groupes très populaires, histoire de lier amitié. Et puis j'ai acheté du trafic.

VINCENT. — Ce qui veut dire ?

KARINE. — J'achète des clics sur vos profils, ça fait monter votre réputation.

VINCENT. — On peut faire ça ? Vous en avez acheté combien ?

KARINE. — Dix mille.

VINCENT. — Mais qui est-ce qui clique ?

KARINE. — Personne. C'est virtuel, un peu comme la bourse. Quoique, j'ai lu un truc sur des fermes de cliqueurs au Bangladesh, mais bon... De toute façon, ne vous inquiétez pas, c'est inclus dans le tarif.

VINCENT. — Et vous m'avez inscrit à quel genre de groupe ?

KARINE. — Un truc sportif, à la mode : l'escalade.

VINCENT. — Vraiment ? J'ai le vertige.

KARINE. — Plus maintenant. *(elle montre une photo sur son téléphone).*

VINCENT. — C'est moi...

KARINE. — J'ai travaillé à partir de la photo de votre permis de conduire.

VINCENT. — Et le top model en baudrier à côté, c'est qui ?

KARINE. — Regardez bien le visage. *(Vincent regarde et la reconnaît).* Ça va, c'est pour vendre du rêve à vos fans.

VINCENT. — Ce n'est pas la Défense derrière ? On peut faire de l'escalade à la Défense ?

KARINE. — Depuis vous, oui. C'est énorme. Tout le monde vous demande comment vous avez fait. Alors j'explique, « c'est ma passion bla bla bla et avec des potes on est très découverte de lieu semi-sauvage, on cherche la rencontre entre l'urbain et l'humain bla bla bla », et du coup, un groupe s'est créé autour de l'idée. Huit mille sept cent soixante-huit adhérents en une semaine. Le prochain rassemblement est dans un mois.

VINCENT. — Hors de question que j'aille faire de l'escalade dans un mois.

30 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE. — Pas besoin : vous avez lancé le mouvement, pas la peine d'y participer. Je trouverai des photos de l'événement et je vous photoshoperai dedans. Ça vous fait des amis gratos et une activité sur votre page. Ah oui, par contre, je manque de photos. J'ai pu faire ça en scannant ce qui traîne dans l'appart, mais je vais très vite être à court. Vous en avez ?

VINCENT, *pianotant*. — Quoi ?

KARINE. — Des photos. Numériques de préférence.

VINCENT. — Je ne suis pas très photo.

KARINE. — Vous avez bien un ou deux clichés d'anniversaire ? Jour de l'an ? Mariage ?

VINCENT. — Je ne suis pas marié.

KARINE. — Merci, je vois bien. Mais vous savez que les gens se marient. Et dans un élan de joie inconsidérée, ils auraient peut-être pensé à vous inviter ?

VINCENT. — Ma mère a un album de ma communion. Je peux lui emprunter.

KARINE. — Il me faut du matériel un peu plus frais... (*fouillant dans sa poche*). Ah oui, d'ailleurs, j'ai trouvé une clé USB dans le tiroir de la cuisine. Il n'y aurait pas de photos dessus ?

VINCENT, *récupérant la clé un peu trop vivement*. — Non. Que des trucs de boulot. (*il replace la clé dans la cuisine*).

KARINE. — Ce n'est pas grave, ne bougez pas. (*elle met ses lunettes de réalité augmentée*).

VINCENT. — Ce sont des lunettes de réalité augmentée ?

KARINE. — Oui, c'est plus facile pour le cadrage. Le truc con, c'est que j'ai besoin d'un miroir pour les selfies mais bon...

VINCENT. — Vous allez me photographier dans cette tenue ?

KARINE. — Je retouche tout. C'est l'inverse des crevettes, je ne garde que la tête. C'est très difficile de générer un visage crédible.

VINCENT, *debout et inconfortable*. — Comme ça ?

KARINE. — Parfait. Lunettes : Photo.

VINCENT. — Pardon ?

KARINE. — Je parle à mes lunettes. À propos cher employeur,

vous savez que c'est un grand jour aujourd'hui.

VINCENT. — Ah oui ?

KARINE. — Vous ne pouvez plus me virer. Lunettes : Photo. Les quinze jours d'essai ont expiré ce matin.

VINCENT. — Déjà ? Ça passe vite.

KARINE. — Au fait, votre frère, il travaille pour Facebook ?

VINCENT. — Non pourquoi ?

KARINE. — Lunettes : Zoom. Photo. Je ne sais pas. Vu le temps qu'il y passe, on peut se poser la question. En tout cas, il a adoré votre profil, l'idée de l'identité secrète et tout. Il a lancé une chaîne de commentaires.

VINCENT. — Qu'est-ce qu'il a écrit ?

KARINE. — « Trop top la mort frérot ». (*ils se regardent*). Le littéraire de la famille ? (*Vincent sourit*). Lunettes : Photo. Tournez-vous.

VINCENT. — De dos aussi ?

KARINE. — Aussi. (*elle quitte ses lunettes*). Merci. (*regardant son téléphone*). Sinon, quoi d'autre ? Ah oui, j'ai tweeté deux citations d'un bouquin que vous lisez.

VINCENT. — C'est quoi ?

KARINE. — Harry Potter.

VINCENT. — Pardonnez-moi, mais ce n'est pas crédible. Je déteste le fantastique.

KARINE. — Ah oui ? Et c'est quoi tous ces Stephen King dans votre bibliothèque ? (*Vincent est gêné et va pour inventer une réponse, elle le coupe*). Et question crédibilité, excusez-moi de savoir ce que je fais : Poudlard, La Défense, votre frangin à tout avalé. Lunettes : Photo. Partage. Valider. (*elle regarde le résultat sur son ordinateur*). Mettez-vous bien dans la tête que les gens se foutent de ce qui est vrai, ils ne s'intéressent qu'à ce qu'ils peuvent comprendre et ce dans quoi ils peuvent se reconnaître. Ça les rassure. C'est comme les *Flat Daddy*. (*elle enlève ses lunettes*). Merci.

VINCENT. — Les quoi ?

KARINE. — *Flat daddy*, papa plat ? Vous savez, les reproductions

carton grandeur nature des soldats américains. L'armée les distribuait aux familles pendant que papa était parachuté en Afghanistan. C'était pour les enfants, pour que la séparation leur soit moins difficile à supporter. Et ben vous n'allez pas le croire mais quand Papounet avait la chance de rentrer du front, les mioches pleuraient, trépignaient, hurlaient à la mort. Ils s'étaient construit un univers en carton plat et le vrai papa n'y avait absolument pas sa place. Donc vous voyez, la réalité... (*elle pianote*). Sinon ? Ah oui, et là vous allez aimer, je vous ai aussi abonné à un blog scientifique. Il est tenu par l'auteur du pavé qui trône sur votre table de chevet.

VINCENT. — Qui ?

KARINE. — Kurzweil. Bien connu pour avoir inventé... (*elle réfléchit et lui fait signe de ne pas l'aider*). Sans Google sans Google sans Google... La théorie de la singularité.

VINCENT. — Vous m'impressionnez.

KARINE. — Je sais, je suis très forte pour citer des trucs dont je sais que dalle. C'est quoi la singularité ?

VINCENT. — Une théorie selon laquelle nous sommes à l'aube d'une étape majeure de notre évolution en tant qu'espèce. La théorie se fonde sur l'accélération vertigineuse de deux phénomènes : d'un côté, l'explosion du volume d'information disponible à l'homme, et de l'autre, la croissance exponentielle de la capacité technologique à connecter cette information. Lorsque ces phénomènes atteindront un seuil critique, Kurzweil prédit que l'homme, l'information et la technologie seront si intimement entremêlés qu'on ne pourra plus les discerner. Tout cela donnera naissance à une nouvelle forme d'intelligence, capable de surpasser le simple humain dans toutes ses activités. Cette singularité fondamentale de l'histoire de l'évolution de l'espèce sera un point au-delà duquel l'activité humaine telle que nous la connaissons ne pourra se poursuivre. Cela changera les grandes certitudes qui jalonnent notre vie comme l'identité, le travail, la famille... Même la mort devra changer.

KARINE. — Et qu'est-ce qui va arriver aux bons vieux humains ? Une espèce en voie de disparition ?

VINCENT, *souriant*. — C'est une façon de voir.

KARINE. — Et c'est pour quand ?

VINCENT. — Une vingtaine d'années.

KARINE. — Ouf, j'ai eu peur. J'ai cru que c'était pour bientôt. (*le portable de Karine sonne*). Fin de service. Je sors, je reviens vers onze heures. (*allant pour ranger ses affaires*). Au fait, vous m'avez rempli vos fiches ?

VINCENT. — Non, je suis désolé, j'ai encore oublié.

KARINE, *soupirant*. — C'est pour vous, je m'en tape moi, mais comment je gère votre com' si je ne sais pas, dans vos contacts, qui est prioritaire ?

VINCENT. — J'essaie de faire ça demain. (*il se replonge dans son boulot*).

KARINE. — C'est vite fait en plus. (*elle envoie une projection*). Pour chaque contact, il y a deux paramètres, notés de un à dix : le premier, impact sur votre vie. Ça mesure le pouvoir d'influence d'une personne sur votre existence, incluant sa capacité de nuisance. Exemple typique de neuf ou de dix, votre patron, votre femme, le présentateur météo ; deuxième paramètre, dépendance. Ça, ça mesure le degré de dépendance de la personne vis-à-vis de vous. Je croise ensuite les chiffres dans ce tableau. Plus quelqu'un est en haut à gauche, plus je dois me concentrer dessus. Compris ? (*elle voit que Vincent n'a pas très bien écouté*). Bon, avec des exemples, vous allez comprendre : votre patron, c'est quoi son impact sur votre vie ?

VINCENT. — Très important, évidemment.

KARINE. — Donc je lui mets un neuf. Et sa dépendance à votre bon vouloir, vous la noteriez combien ?

VINCENT. — Je ne sais pas moi, cinq ou six.

KARINE. — Vous êtes combien à faire plus ou moins le même boulot ?

VINCENT. — Dix.

KARINE. — Vous n'êtes pas indispensable, camarade, il n'est pas du tout dépendant de vous ! Je baisse à deux. (*elle fixe la tête du patron sur le graphique*). Autre exemple... Tenez, votre mère. Impact sur votre vie ?

34 — LE PROCHAIN TRAIN

VINCENT. — Quatre... Trois. (*se sentant obligé de se justifier*). On ne se voit pas beaucoup, une ou deux fois par an.

KARINE. — Dépendance ?

VINCENT. — Elle vit seule depuis longtemps, elle se débrouille. Je dirais trois.

KARINE. — Elle appelle toutes les semaines ?

VINCENT. — Oui.

KARINE. — Elle vous écrit ?

VINCENT. — Oui.

KARINE. — Elle vous envoie des cadeaux pour votre fête, votre anniversaire ?

VINCENT. — Toujours.

KARINE. — Dépendante ! Je lui colle un neuf. (*elle fixe la tête de la mère sur le graphique*). Donc, si je les compare, je vais investir au maximum sur une communication ciblée avec votre patron, et pour maman, juste le minimum syndical. Elle est demandeuse, elle se contentera de ce qu'elle a. Déjà, l'escalade, ça devrait l'occuper cinq minutes. (*elle regarde son portable*). Faut vraiment que je file. Vous me remplissez ces fiches pour demain ?

VINCENT. — Sans faute. (*le téléphone fixe sonne*).

KARINE. — Vous voyez ? Ponctuelle la maman ! À plus tard.

Elle sort. Le téléphone continue de sonner, la musique revient.

Vincent semble hésiter, ne décroche pas. Le bruit du téléphone s'assourdit, comme dans un rêve, de plus en plus lointain.

La barre de téléchargement se remplit de nouveau.

Vincent s'adresse à un interlocuteur hors scène.

Sur son monologue, Vincent bricole son train miniature.

La musique continue.



PREMIER TRAIN

VINCENT. — Quand j'étais petit, on habitait des bâtiments neufs. En bas, il y avait une plaque sur laquelle était écrit : « Résidence de standing ». J'ai toujours pensé que le côté exceptionnel de l'immeuble était démontré par le fait que l'on écrive en anglais sur de l'or. Comme nous étions bien situés, j'allais à l'école à pied. Les autres, ceux qui habitaient des barres HLM, ceux-là venaient en bus, bus qui les posait juste devant le collège. Mais moi, j'avais la chance de marcher. Maman avait fait le trajet avec moi deux jours avant la rentrée : à la boulangerie à gauche, dix minutes jusqu'à la place Bellevue, courte traversée au-dessus de la voie ferrée, puis cinq minutes jusqu'aux grilles de l'école. Elle m'avait dit « Tu vois, ce n'est pas si long ». Elle aurait bien voulu pouvoir m'accompagner mais elle partait trop tôt pour le travail. Je voyais bien qu'elle était inquiète, mais moi, j'étais plutôt content. Le premier matin, mes mains accrochées aux brides de mon énorme cartable, je sortais de la maison avec une envie d'explorer le monde. Il faisait doux. Le vent hésitait encore entre l'été et l'automne. J'ai toujours aimé l'odeur de septembre, une odeur de feuilles... Et de cadeaux aussi, parce qu'en septembre, c'est mon anniversaire. (*il sourit*). Je traversais les rues avec l'impression que tout le monde me regardait et puis je me dirigeais vers le pont surplombant le chemin de fer. Il était bizarre ce pont. On n'y accédait pas de face, mais de côté. Une volée de marches montaient, parallèles aux voies, avant de tourner à angle droit pour les enjamber. Je grimpais et arrivé en haut, je m'arrêtais quelques secondes. À perte de vue, les rails séparaient la terre en deux immenses moitiés. Le soleil me chatouillait la nuque. Je me mettais sur la pointe des pieds, étirant mon ombre au maximum pour toucher l'horizon. J'étais tant à ma contemplation que c'est à peine si je sentis le pont trembler quand soudain un train énorme jaillit de sous mes chaussures. J'aurais dû l'entendre arriver mais non, et la surprise m'aurait fait tomber si je ne m'étais accroché à la rambarde. Je serrais fort, mes mains tremblant au rythme d'une

tempête de métal et de rouille. C'était un train de voyageurs. Trente ans après et j'entends encore très clairement le bruit des wagons. (*il regarde hors scène*). C'est fou non ? Puce ?

La barre de téléchargement s'arrête et avec elle la musique décroît.

Une pâle lumière de pleine lune envahit la scène.

Vincent est seul, éclairé par son écran. Il pianote.

Après un moment, Karine apparaît, t-shirt long, culotte, chaussettes dépareillées, ordinateur à la main. Elle vient se poser près de lui.

Ils sont face-à-face, mais chacun regardant son écran respectif. Silence.

Bruits de clavier et de messages.



DE NUIT

VINCENT. — Insomnie ?

KARINE. — Oui. C'est la pleine lune, ça me fait toujours ça. Vous faites quoi ?

VINCENT. — Je termine de compiler un programme. (*silence coupé par une musique enfantine venant de l'ordinateur de Karine*). Et vous ?

KARINE. — J'essaie de faire évader un chat de la cuisine d'un restaurant chinois. (*elle pianote*). Sinon, je fais un peu de Facebook, j'attaque un site... (*sous le regard de Vincent*). Rien de méchant, on bloque le site de la NSA, on fait ça tous les mardis. Ils ont l'habitude.

VINCENT. — « On » ? Vous faites partie d'un groupe ?

KARINE. — Non, c'est un truc spontané. Chacun est libre de se greffer. Selon les semaines, on est entre un et deux millions.

VINCENT. — Et pourquoi ?

KARINE. — Je m'emmerde... Et puis ils font chier à surveiller tout le monde. (*elle pianote à toute vitesse, Vincent la regarde*).

VINCENT. — Vous leur écrivez un roman ?

KARINE. — Non, non, là, je sexte.

VINCENT, *ironique*. — Tout ça en même temps ?

KARINE, *sur le même ton*. — Ça va, le gars n'est pas très doué. Je e-simule.

VINCENT, *souriant*. — Quand même. Votre capacité au multitâche force le respect.

KARINE. — Ce n'est pas très compliqué. Il faut voir tout ça comme un gros couteau suisse : un outil, une fonction. Parler, Twitter. Partager, Facebook. Évaluer, Senscritique. Montrer, Snapchat. Bosser, LinkedIn. Draguer, Tinder. Savoir, Wikipedia. Payer, Paypal... Suffit de s'organiser. (*Karine pianote*). Au fait, je compte me faire un long weekend fin août début septembre. Ça ne vous dérange pas ?

VINCENT. — Non bien sûr. Vous allez où ?

KARINE. — Aucune idée. Je regarderai les offres en *last minute*. (*court silence*).

VINCENT. — Pardonnez cette indiscretion, mais vous avez quelqu'un ?

KARINE, *pianotant, sans le regarder*. — C'est quoi ? De la drague vieille France ?

VINCENT. — Vous voulez bien arrêter avec ça à la fin ?! Nous n'avons même pas dix ans d'écart.

KARINE. — Tatata. (*elle pianote*). Vous ne suivez pas les préceptes de votre gourou de l'évolution. Selon lui, le progrès technologique accompli sur l'année écoulée correspond à... Attendez... (*pianotant*). Quinze années de progrès selon les mêmes normes il y a seulement dix ans. Je m'adapte et j'évolue donc quinze fois plus vite que vous.

VINCENT. — Vous savez que ce que vous dites est mathématiquement absurde ?

KARINE. — Oui, mais j'aime bien l'idée !

VINCENT. — Et pour vous répondre, non, je ne vous drague pas. (*silence. Il la regarde, maintenant sa question*). Alors ?

KARINE. — Voyons... (*pianotant*). En plus des vingt-trois profils que je gère pour mes clients, j'ai personnellement six identités ventilées sur trois réseaux sociaux et sept sites de rencontre. Auquel de mes différents moi s'adresse votre question ?

38 — LE PROCHAIN TRAIN

VINCENT. — On ne peut pas discuter sérieusement.

KARINE. — Je suis très sérieuse. J'ai en ce moment neuf statuts maritaux différents dans six pays, avec au moins une activité majeure par identité par jour. Quand Saxine⁶⁹ raconte son dernier plan cul dans un hôtel quatre étoiles, Enirak²⁴ pleure sur sa dernière séparation. Je maintiens un réseau de sept-mille-six-cent-cinquante-six contacts au travers de dix-huit applications spécialisées. Ça donne une moyenne de cent cinquante messages par jour par identité. Vous croyez vraiment que j'ai le temps d'être seule ?

VINCENT. — Vous avez très bien compris ma question.

KARINE, *se redressant un peu*. — OK. Vous savez ce que veut dire la solitude pour une femme dans les tribus primitives ?

VINCENT. — Il n'y a plus de tribu primitive. J'ai lu le mois dernier que la dernière avait rejoint la ville. C'était au Pérou, les... (*il pianote, cherchant*).

KARINE. — On s'en fout. (*reprenant*). La solitude signifiait pour une femme qu'elle était soit infirme, soit teigne, soit un savant mélange des deux.

VINCENT, *souriant*. — Je n'ai jamais sous-entendu que vous étiez infirme.

KARINE, *souriant, poursuivant sur un ton de démonstration*. — Cela voulait dire en tout cas qu'elle était incapable de s'occuper d'un homme. J'ai une tête à ne pas savoir m'occuper d'un homme ?

VINCENT. — Non, je suis certain que vous êtes très bonne à marier.

KARINE. — Et c'est moi qui suis vulgaire?... Vous savez ce qui incitait les femmes au mariage il y a encore vingt-cinq ans ?

VINCENT. — Je vais prendre un risque : l'amour ?

KARINE. — HONK ! Mauvaise réponse. Les femmes qui voulaient quitter le domicile parental tout en gardant un toit sur la tête et agrémenter leurs soirées d'hiver de relations sexuelles n'avaient qu'une seule option : le mariage. Pour pimenter leurs choix, on leur proposait un panel de prétendants si petit qu'on pouvait le tasser chaque dimanche matin sur le parvis de l'église.

Du coup, elles finissaient maquées au fils du boucher ou au cousin du boulanger, ou, exception romanesque pour les plus aventureuses, épouses du médecin itinérant. Vous allez me dire, c'est bien fini tout ça, nos sociétés occidentales ont progressé, et je vous réponds : c'est vrai ! Cette situation d'extrême dépendance au masculin a fait place en moins d'un quart de siècle à son contraire absolu. Remercions en vrac la contraception, les féministes et la fainéantise des mecs à l'école : mes chères congénères et moi-même avons atteint une position sociale où nous n'avons plus besoin du mariage, du Pacs ou de la colocation crapuleuse pour manger, nous chauffer et forniquer. Nous sommes enfin libérées. Tout serait parfait dans le meilleur des mondes si les voies du Seigneur n'étaient aussi taquines qu'impénétrables : car Dieu, dans son infinie bonté, nous a offert des bases de données où plus de la moitié des mecs de la planète sont répertoriés. Vous savez ce qui est le plus difficile quand on veut se mettre en couple ? Non ? Demandez aux femmes autour de vous. Si, vous devriez essayer de parler à une autre humaine que moi, vous verrez, c'est rigolo. Il y a une constante chez mes consœurs. Elles cherchent toutes le bon. Mais le problème, ce n'est pas de trouver la perle rare, mais de la choisir. Des mecs potables, il y en a plein les forums. Mais quelle chance est-ce que je donne à mon rendez-vous de douze heures trente quand mon agenda déborde de Gwendan, de Bizente et de Jean-Jacques ? Pas sûr que Monsieur le célibataire endurci comprenne ça, mais il y a quelque chose de définitif dans le couple. Donc pour vous répondre, je ne suis pas seule. Je me suis juste affranchie de l'obligation de choisir. Je ne veux pas hésiter entre les frustrations. Je suis en possession de dizaines d'outils pour multiplier les possibilités et je me refuse d'en rater une seule. Je jouis donc du cadeau le plus précieux du vingt-et-unième siècle : l'indépendance.

VINCENT. — D'autres appellent ça la solitude. (*Karine lui jette un regard noir. Silence. Il hésite, puis poursuit*). Vous allez me traiter de fossile, mais les relations humaines sont autrement plus complexes que votre cliquomanie frénétique. (*regard non convaincu de Karine*). Je

ne sais pas moi, surprendre un regard, apercevoir un sourire, autant de signes d'un langage intime et subtil que nous avons mis des siècles à construire. Et vous en faites quoi ? Je vote pour toi, tu me *likes*, je te *poke*, tu me *shares*, je te *follow*. Je ne comprends pas cet acharnement à vouloir standardiser nos interactions. Et entre nous, il me paraît hautement suspect que nos liens doivent obéir à des conditions générales d'utilisation.

KARINE. — Vous avez raison. Vous êtes un fossile. (*elle pianote*). Vous avez une nièce qui s'appelle Cauline ?

VINCENT. — Oui, pourquoi ?

KARINE. — C'est son anniversaire depuis deux minutes. Je lui envoie un cadeau ?

VINCENT. — Si vous voulez.

KARINE. — Kit mascara, vernis goyave et soin dépilatoire ?

VINCENT. — Elle n'est pas un peu jeune pour ça ?

KARINE. — Elle a... (*vérifiant*). Dix-neuf ans.

VINCENT. — Déjà ? (*il s'étire, se lève, et va chercher à boire. Il la regarde*). Vous faites ça depuis longtemps ? Je veux dire, votre travail, là...

KARINE. — Deux ans. Avant j'étais comme vous : employée. Super situation, belle bagnole, bel appart, un chat, et une femme de ménage histoire que quelqu'un profite de mes meubles. Je bossais dur, je passais de boîte en boîte, toujours plus dynamique, toujours plus performante. Mais bon, au final, c'était toujours le même boulot : consommer de l'information en masse pour en faire de la digestion spécialisée. J'ai fini par comprendre que je n'avais pas besoin d'un patron pour faire ça.

VINCENT. — Je ne sais pas si je serais capable de quitter mon entreprise.

KARINE. — Mais si, vous vous sous-estimez. Vous savez, à force de promouvoir l'innovation et le changement effréné, on finit par vouloir toujours tout essayer sans jamais ne s'attacher à rien. Ni à personne d'ailleurs.

VINCENT. — N'empêche. Rien que l'idée me paraît insurmontable.

KARINE. — Ça, c'est parce que vous êtes dans une situation où vous vous dites que vous n'avez pas le choix. Vous ne questionnez même plus le fait d'avoir chaque jour seize heures de taf à compresser en huit. Et puis le caractère feutré de votre travail vous interdit toute revendication. C'est quoi déjà le titre générique de votre poste ?

VINCENT. — Architecte systèmes et réseaux.

KARINE. — Et voilà. Bon courage pour intéresser Jean-Pierre Pernaut. Vous êtes un col blanc, vous gagnez six fois le SMIC, vous allez faire comment pour la faire pleurer la ménagère ?

VINCENT, *souriant*. — J'ai mal quand je clique. Et des fois, j'ai les yeux rouges.

KARINE. — C'est pas gagné. (*elle pianote. Court silence*). Ça fait combien de temps que vous bossez dans votre boîte ?

VINCENT. — Vingt et un ans.

KARINE. — Et vous bossez sur quoi ?

VINCENT. — L'ingénierie des lignes sécurisées intercontinentales. (*sous le regard interrogateur de Karine*). Les câbles enterrés sous l'Atlantique ? C'est mon service.

KARINE, *se redressant*. — Attendez. Vous parlez des câbles par lesquels passe la plupart des communications réseaux ?

VINCENT. — 88%, oui.

KARINE. — Les câbles Internet.

VINCENT. — Ça en fait partie aussi, oui.

KARINE. — En fait... Vous avez construit Internet ?

VINCENT. — Non, ce serait un raccourci de dire ça. Évidemment, si l'on regarde du point de vue de l'infrastructure et de l'adressage, on peut considérer que...

KARINE. — Putain ! Il a construit Internet ! Et il l'utilise jamais ! (*Vincent va pour répondre, elle le coupe*). À part les emails, mais ça, c'est parce qu'on a exterminé les pigeons dans votre quartier. (*elle le regarde*). C'est énorme ! Et moi qui pensais que j'avais le boulot le plus cool du monde...

VINCENT, *surpris*. — Vous aimez vraiment ce que vous faites ?

KARINE. — Il y a mieux, il y a pire. C'est pratique de gérer la vie des autres. La mienne devient moins compliquée, c'est mécanique. Le dé clic, ça a été un déjeuner avec ma copine Armelle. Et merde, d'ailleurs, faut que je l'appelle... Donc, on est dans un bar, on papote, c'est sympa, nanana et puis d'un coup, mon portable bip. Je continue de parler, mais une partie de mon cerveau est occupée à retenir ma main droite qui veut plonger dans mon sac. Deuxième bip. Je demande à Armelle si ça l'embête, elle me dit bien sûr que non, je regarde vite fait, c'est un mail de promo, elle aussi en profite pour checker ses SMS, tout va bien. Je m'excuse encore, je mets le portable sur silencieux et on recommence à discuter. Mais j'ai comme une urgence. Il faut absolument que je regarde si j'ai des messages. Cinq minutes plus tard, j'ai mon téléphone à la main sans même me souvenir comment il est arrivé là. Du coup, comme durant tous mes rendez-vous sur les quatre dernières années, je prétexte les toilettes. J'ai même eu une copine qui m'a demandé si je n'avais pas de problème de vessie. J'étais connectée 24 sur 24. C'était devenu ingérable.

VINCENT, *assis de nouveau, la regardant envoyer des emails et des SMS pendant qu'elle parle.* — Oui, c'est certain que ça va beaucoup mieux maintenant.

KARINE. — Foutez-vous de ma gueule... En attendant, j'ai réussi à me séparer de ce qui me plombait. (*Vincent ne comprend pas. Elle se désigne.*) Moi. La moi physique je veux dire, le réveil, les trajets, les magasins, les bars, les cinés. C'est mon existence corporelle qui entravait mon existence numérique. En basculant au maximum en ligne, je peux gérer parfaitement mon temps. La preuve, je peux même gérer le vôtre. Et voilà, site de la NSA en rideau! (*elle s'étire.*) Devant tant de talent, je vais aux toilettes. (*elle bâille.*) Et puis je file me pieuter. (*elle sort.*)

VINCENT. — Bonne nuit. (*il est vaguement déçu de sa non-réponse. Il pianote. Son portable bip. Il le regarde, sourit, puis regarde dans la direction de la chambre de Karine.*) Merci, vous aussi!

TÉLÉPHONE — 43

*La musique reprend. Vincent sort en jardin alors que la lumière décroît
et que la barre de téléchargement se remplit.*

*Les ordinateurs restent sources de lumière et de son,
comme engagés dans une conversation.*

La lumière du jour revient lentement.

Karine entre, téléphone à l'oreille, se posant à son ordinateur.



TÉLÉPHONE

KARINE, *sur un ton assez neutre, pianotant.* — Parce que je n'ai pas envie, c'est tout. (*temps*). Oui. (*temps*). Oui. (*temps*). Hunhun. Écoute, si tu veux passer tes nerfs sur quelqu'un, tu les passes sur papa. C'est lui qui a signé pour te supporter, pas moi. Parce que. C'est trop facile, tu te plains tout le temps mais tu ne bouges pas. Moi au moins, j'ai pris une décision et je m'y tiens. Mais c'est dépassé ça, maman. Pourquoi j'irais apprendre un métier, j'ai l'intégralité du savoir dans mon téléphone. C'est fini l'expertise. Le monde appartient à ceux qui savent d'instinct manier des outils dont ils ne comprennent pas le fonctionnement. Moi ? Je suis une utilisatrice, je ne sais faire que ça et je le fais mieux que personne. Et aujourd'hui, tout le monde en a besoin... Je sais que je ne rentre pas dans tes cases, mais c'est comme ça. Hunhun... Hunhun... Oui... Écoute, j'adorerais poursuivre ce monologue, mais j'ai des trucs à faire, là. Et puisque ça a l'air de beaucoup t'intéresser, oui, merci, je vais très bien. C'est ça. (*elle raccroche et pianote rageusement*). Ah et puis c'est quoi cette connexion de merde ? (*elle se lève, va au frigo, s'énerve*). Jamais il fait les courses ? (*elle prend ses lunettes et gesticule devant le frigo*). Lunettes : produit laitier. (*passant sa main pour faire défiler les ingrédients*). Acheter. Acheter. Lunettes : légumes. Acheter. Ça aussi, acheter. Lunettes : valider. Valider ! Fait chier. (*elle va récupérer la carte*

44 — LE PROCHAIN TRAIN

bancaire de Vincent). Lunettes: lire carte. Valider. *(elle met les lunettes sur sa tête, puis retourne à son ordinateur. Le téléphone fixe sonne. Cinq sonneries, puis le répondeur se déclenche)*.

MÈRE DE VINCENT. — Allô? Vincent? C'est maman.

KARINE. — C'est un complot ou quoi? On a bougé la fête des mères?

MÈRE DE VINCENT. — Allô? Je voulais juste prendre de tes nouvelles. Je sais que ce n'est pas le jour où je t'appelle d'habitude, mais j'avais envie de discuter un peu. Tu es là?

KARINE. — Non Madame, votre fils travaille. Et il travaille trop. *(elle se met des écouteurs dans les oreilles)*.

MÈRE DE VINCENT. — Ton frère est en déplacement alors c'est moi qui m'occupe des garçons. Je suis contente. C'est un peu fatigant et puis je suis un peu essoufflée en ce moment. Le docteur dit que c'est les écarts de température. Mais bon, je suis contente. Ils me rappellent tellement vous deux quand vous étiez petits. Vincent? Allô? Tu n'es pas là. Je rappellerai plus tard.

KARINE, *silence. Elle pianote. Le fixe sonne à nouveau, elle enlève ses écouteurs*. — On ne peut pas être tranquille ici. *(cinq sonneries, puis le répondeur se déclenche)*.

MÈRE DE VINCENT. — Excuse-moi mon grand, mais j'ai oublié de te dire. J'ai reçu une réponse de la Poste. Enfin ce n'est pas la Poste, c'est un service de transport qui travaille pour la Poste. Ils m'ont affirmé que le colis t'a bien été livré. Je ne veux pas t'embêter avec ça, mais bon, c'est dommage. *(Karine se lève d'un coup en râlant, attrape un câble dans son sac)*. C'est juste pour te le signaler, au cas où il serait chez la concierge ou bien au relais colis. Ça m'inquiète un peu.

KARINE, *parlant par-dessus le répondeur*. — Fait chier, je ne suis pas payée pour ça moi. *(elle branche le câble entre le téléphone et l'ordinateur. Elle décroche, parlant dans le micro de l'ordinateur. On entend une version numérisée de la voix de Vincent)*. Allô?

MÈRE DE VINCENT. — Allô? Bonjour mon grand! Je suis contente de t'entendre. Je ne te dérange pas?

KARINE. — Non, non, ça va.

MÈRE DE VINCENT. — Alors comment va la vie dans la capitale ?

KARINE, *voix déformée*. — Comme d'habitude, des gens tristes et un temps de merde.

MÈRE DE VINCENT. — Tu as une drôle de voix, tu es sûr que ça va ?

KARINE, *faisant des réglages*. — Tu trouves ? Ce doit être l'escalade. J'ai fait un peu d'altitude ce week-end, j'ai dû m'enrouer.

MÈRE DE VINCENT. — Tu te soignes hein ? Tu veux que je t'envoie des médicaments ? J'en ai d'avance.

KARINE. — Non merci maman.

MÈRE DE VINCENT. — À propos d'envoi, j'ai reçu une réponse de la Poste, enfin pas de la Poste mais d'un service de transport qui...

KARINE. — Oui maman, j'ai entendu ton message. Je vérifierai, promis.

MÈRE DE VINCENT. — C'est gentil. Au fait, Florent m'a montré les photos de ton week-end en Savoie. C'est beau dis donc. (*Karine pianote*). Et on se demandait d'ailleurs, c'est qui cette fille qui t'accompagne ?

KARINE. — C'est une copine. Je l'ai rencontrée au club.

MÈRE DE VINCENT. — Ah oui ? Elle est jolie.

KARINE. — Tu trouves aussi ? C'est juste une copine tu sais...

MÈRE DE VINCENT. — Elle a le visage un peu dur, mais alors elle a un corps : on voit que c'est une athlète... Tu aurais vu ton frère. Il m'a dit : maman, mais tu as vu ce corps !

KARINE. — C'est sûr que ce n'est pas la belle-sœur qui doit le faire fantasmer le Florent.

MÈRE DE VINCENT. — Vincent ! Il disait juste ça comme ça... On est content pour toi. On sait très bien que ce n'est pas facile depuis le départ d'Elisa.

KARINE, *surprise, se figeant, et arrêtant de pianoter*. — Quoi ?... Oui... C'est vrai... C'est sûr, c'est pas facile. (*elle se lève, va fouiller la cuisine, et récupère la clé USB*).

MÈRE DE VINCENT. — Excuse-moi mon grand, je ne voulais pas t'embêter avec ça.

46 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE. — Non, non, ça va. (*elle branche la clé dans l'ordinateur de Vincent*).

MÈRE DE VINCENT. — Je te connais Vincent. Je suis ta mère. Tu fais le distant, tu fais celui qui s'en moque, mais je sais que même après un an, tu souffres toujours. Je suis là si tu as besoin d'en parler.

KARINE. — Merci, maman. (*pianotant et cherchant*).

MÈRE DE VINCENT. — Tu n'as toujours pas de nouvelle ?

KARINE. — Non. Non, non, toujours pas. (*son visage se transforme à la découverte d'Elisa sur l'écran*).

MÈRE DE VINCENT. — Ça va aller mon grand ? Vincent ? Je suis désolée mon chéri, je suis maladroite. Je n'aurais pas dû te parler de ça. J'ai les petits pour l'instant, mais si tu veux, je viens te voir la semaine prochaine. Vincent ?

KARINE. — Non, non, ça va, ne t'inquiète pas maman. (*Vincent entre alors, nourriture à emporter dans une main, pianotant un SMS de l'autre, sans regarder la scène*).

VINCENT. — Karine, il y a du courrier pour vous ! (*Karine fait disparaître profils et photos*).

MÈRE DE VINCENT. — Tu es avec quelqu'un ? (*Vincent observe la scène. Karine lui fait signe de se taire*).

KARINE. — Non. Oui. Mais c'est pas grave.

MÈRE DE VINCENT, *enjouée*. — Non, non, je ne t'embête pas plus longtemps si tu as de la compagnie. On se reparle dans quelques jours, d'accord ? Tu me diras ce que tu veux pour ton anniversaire.

KARINE. — OK.

MÈRE DE VINCENT. — Je t'embrasse fort mon grand. Prends soin de toi.

KARINE. — Merci maman. Je t'embrasse aussi. À bientôt. (*elle raccroche*). Bonjour. (*remballant ses câbles*).

VINCENT. — Bonjour. Vous pouvez m'expliquer à quoi vous jouez ? Depuis quand est-ce que vous vous faites passer pour moi ?

KARINE. — Depuis trois mois environ. Vous m'avez embauchée pour ça, vous vous souvenez ?

VINCENT. — Oui mais pas comme ça. Si elle appelle de nouveau, je vous prierais de ne pas décrocher. Merci.

SECOND TRAIN — 47

KARINE. — Je voulais juste rendre service. (*elle s'habille*).

VINCENT. — Vous sortez ?

KARINE. — Oui, pas vraiment le goût de me faire engueuler pour rien. Bon appétit.

VINCENT. — Je suis désolé. C'est juste que... C'est ma mère. Elle me fatigue.

KARINE. — Elle vous aime surtout. À plus.

Elle sort. Vincent pose ses paquets à la cuisine, l'air affecté.

La barre de téléchargement et la musique reprennent.



SECOND TRAIN

VINCENT. — Cette année-là, je m'étais mis en tête de faire la course avec le train. C'était à celui de nous deux qui atteindrait le pont le premier. Au début, je perdais tout le temps. C'était la faute de maman, il fallait toujours qu'elle trouve un épi à coiffer alors que j'étais sur le point de partir. Mais l'habitude aidant, je me suis mis à gagner de plus en plus souvent. J'avais compris que je pouvais dévaler les étages bien plus vite à pied qu'avec l'ascenseur et j'avais repéré le rythme du feu rouge à la sortie de ma rue. Les bons jours, je filais dans le quartier, utilisant mon cartable comme pare-chocs pour bousculer les passants. Arrivé au pont, je grimpais les marches quatre à quatre, le bruit de mes pas se fondant dans le grincement du rail, déboulant sur les pavés qui se mettaient à trembler. Mon adversaire avait beau jouer de la sirène, il était trop tard. Il ne pouvait que s'incliner et reconnaître sa défaite. J'étais heureux, haletant, si bouillonnant que j'avais l'impression de transpirer de la sueur. Je poursuivais ensuite mon chemin vers l'école, croisant des regards moqueurs, détaillant mon allure débraillée. S'ils savaient... J'étais le vainqueur silencieux d'une compétition secrète. J'étais

celui qui courait plus vite que l'acier. Ça a duré jusqu'au 26 février 1985. Ce matin-là, perché sur le pont, je trépignais de fierté: je n'étais jamais arrivé avec une telle avance. J'attendais, scrutant le brouillard, tentant de discerner la silhouette de mon compagnon de jeu. J'ai attendu des heures, mais le train n'est pas passé. Chaque matin pendant deux semaines, j'ai attendu et toujours rien. J'ai attendu comme ça jusqu'à ce que maman reçoive une lettre de l'école. Elle a dû m'accompagner pendant un mois. Je crois qu'à cause de moi, elle a eu des ennuis à son boulot. Le train n'est jamais revenu.

La barre de téléchargement et la musique s'arrêtent. Vincent s'étire.

*Karine revient, ses chaussures à la main,
ses lunettes de réalité augmentée sur le crâne.*



DE NUIT

VINCENT. — Bonsoir.

KARINE. — Salut. (*elle passe devant lui, en boitillant*).

VINCENT. — Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

KARINE. — Nouvelles chaussures. (*elle regarde la semelle*). Je ne comprends pas, je chausse du trente-six, mais je ne suis pas sûre que tous mes orteils soient au courant. (*démarche imprécise, elle sort, puis revient rapidement*). Dites, vous savez à qui vous me faites penser ? Ces adolescents japonais qui vivent cloîtrés chez eux.

VINCENT. — Vous oubliez que je sors.

KARINE. — Vous sortez, vous sortez, c'est vite dit. D'ici, c'est ascenseur, couloir de la copropriété, zone piétonne couverte, puis escalier, tunnel sous la deux fois deux voies, RER, métro, et du métro, direct dans le couloir souterrain jusqu'à votre tour. (*elle se masse les tempes*).

VINCENT. — J'avoue

KARINE. — Je le savais. (*elle se masse les tempes*).

VINCENT. — Dure soirée ?

KARINE. — Si la question est : suis-je alcoolisée ? À peine. Mais si la question est : suis-je saoulée ? À mort. Ce type était chiant, mais chiant, mais chiant... (*elle va chercher son ordinateur et se pose près de Vincent*). Par contre, le restaurant était super bon. Et plein de monde, des petits couples illégitimes à toutes les tables.

VINCENT. — Comment savez-vous qu'ils étaient illégitimes ?

KARINE. — Les gens mariés ne vont pas au restaurant en semaine. On fait ça quand on cherche l'âme sœur, plus quand on l'a trouvée. En tout cas, pour moi, c'était une perte de temps. Dernière fois que je laisse une deuxième chance à un ex. Et puis la mauvaise foi de la parade amoureuse, je sature. Un type te drague, tu sais ce qu'il veut, il sait que tu sais, mais on fait tous semblant de ne pas comprendre. Au final, c'est incroyable le nombre de mecs qui ne recherchent que ton amitié. Oui, tu me relances tous les jours... Oui, tu regardes mes fesses quand je fais des photocopies... Eh bien partageons ensemble un thé mandarine, c'est tout ce que tu espérais, non ? (*elle regarde l'heure*). Faut encore que je fasse ma valise moi.

VINCENT. — Vous décollez à quelle heure ?

KARINE. — Midi. Mais je me lève super tôt, il faut que je passe chez une copine récupérer des fringues et puis je file à l'aéroport.

VINCENT. — Et vous revenez... (*il regarde son téléphone*).

KARINE. — Dans trois jours. Le quatre. (*elle le regarde*). Vous pourrez gérer en mon absence ? Vous vous souvenez du couteau suisse ?

VINCENT. — Oui, pas de souci.

KARINE. — Vincent va bien, pas trop la peine de vous occuper de lui, mais Victor a besoin d'attention. En plus ce week-end, il est invité à deux fiestas. Tiens, d'ailleurs, vous devriez en profiter pour rencontrer du monde.

VINCENT. — Non merci.

50 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE. — Ce n'est pas très sain de rester seul comme ça. Sûr ? *(elle se lève et va vers la chambre).*

VINCENT. — Oui oui. *(montrant une icône sur son écran).* Ça par contre, qu'est-ce que j'en fais ?

KARINE. — Rien. Il y a toutes vos coordonnées et tous vos certificats là-dedans. J'aimerais autant que vous ne touchiez pas à votre identité. Et n'oubliez pas, pas de post après minuit, ça fait *no-life* insomniaque. *(survient une énorme déflagration et un roulement de tonnerre puissant. La lumière s'éteint. Noir très bref avant que seuls les écrans se rallument).*

KARINE. — Elle n'est pas tombée loin celle-là. Vous avez sauvegardé ?

VINCENT. — Oui. *(il le fait de nouveau).*

KARINE, *se levant, allant vers la fenêtre.* — C'est dingue. Ça a coupé le jus dans tout le quartier.

VINCENT, *à son ordinateur.* — Il n'y a plus de réseau. Je vais vérifier les fusibles. *(il se lève, cherchant en jardin. Bruit d'enclenchement. Il regarde autour de lui).* Ça ne repart pas.

KARINE, *regardant son téléphone.* — C'est dingue, même la 4G est morte. *(silence. Elle regarde dehors).* Je ne savais pas qu'on pouvait voir les étoiles d'ici.

VINCENT. — Normalement, on ne peut pas. *(long silence. Les notifications se sont tuées. Ils regardent leurs téléphones inutiles. Après un silence).* Lorsque j'avais treize ans, en classe de neige, une monitrice m'a expliqué que ce qui était beau, ce n'était pas les étoiles.

KARINE. — Vous avez été en classe de neige ?

VINCENT. — Oui.

KARINE. — Avec les skis, les bâtons, le vin chaud ? *(regard impatient de Vincent).* Pardon. Dites-moi, qu'est-ce qui donc est si beau si ce n'est les étoiles ?

VINCENT. — Vous connaissez vos constellations ?

KARINE. — La base. Petite Ourse, Grande Ourse. J'ai vu Orion une fois mais j'étais bourrée.

VINCENT. — Vous en voyez une ?

KARINE, *cherchant*. — La Grande Ourse. (*montrant*). Là-bas.

VINCENT. — Vous la voyez bien ?

KARINE. — Oui.

VINCENT. — Sûre ?

KARINE. — Oui !

VINCENT. — Fermez les yeux. (*Karine le regarde, peu engageante*).
Allez, fermez les yeux. (*elle obtempère de mauvaise grâce*). Qu'est-ce que vous voyez ?

KARINE. — Des petits points blancs en forme de casserole.

VINCENT. — Et entre les points ?

KARINE. — Des lignes.

VINCENT. — Des lignes ?

KARINE, *impatiente*. — Oui, des lignes.

VINCENT. — ... Qui n'existent pas. (*Karine ouvre les yeux*). Et qui pourtant sont bien là. Des liens imaginaires que l'on se crée. Voilà ce qui est beau. (*silence*).

KARINE, *ironique*. — Vous deviez être sacrément amoureux pour avaler ces conneries...

VINCENT, *souriant*. — Éperdument. Elle avait des yeux bleus et une combinaison rouge. Elle m'a brisé le cœur. (*silence. Tous les deux sourient, regardant dehors. Un éclair illumine la scène. Ils s'aperçoivent qu'ils sont tous les deux en train de compter*). Vous aussi ?

KARINE. — Oui, ma sœur faisait toujours ça pour me rassurer.

VINCENT. — Vous aviez peur des orages ?

KARINE. — Non, non. J'adorais ça. Je les guettais à travers le velux et je hurlais quand ils se terminaient. Alors quand le grondement ne se sentait presque plus dans mon ventre, elle comptait. Dès que le temps entre l'éclair et le tonnerre dépassait dix secondes, elle me disait que le tonnerre était parti au pays des orages, un pays merveilleux où tous les orages sont heureux. (*silence. Un éclair*). Ouais... (*elle regarde son téléphone*). Il vous reste combien de batterie ?

VINCENT, *sans vérifier*. — Deux heures.

(*ils regardent dehors à la lueur de la lune*).

52 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE. — Qu'est-ce qu'on fait si ça ne revient pas ?

VINCENT. — On pointe au chômage Je ne sais pas pour vous, mais je ne sais pas faire grand-chose de mes dix doigts s'il n'y a pas un clavier en-dessous.

KARINE. — Pareil. (*silence*).

VINCENT. — C'est idiot, mais j'en viens parfois presque à le souhaiter. Pas d'Armageddon, ou de retour à l'âge de pierre, non, mais juste une pause. Ou au minimum un ralentissement. Oui, c'est ça, je me contenterais d'au moins pouvoir ralentir un peu. Ne plus avoir cette impression d'être partout à la fois.

KARINE. — Je crois que c'est exactement ce qui me ferait le plus bizarre : devoir me contenter d'être uniquement là où je suis. (*ils se regardent, s'attirant sans bouger. Long moment. Tonnerre. La lumière revient et avec elle un concert de notifications. Karine reprend son téléphone, Vincent son ordinateur*). Je vais aller me coucher.

VINCENT. — Dormez bien. Je ne vous revois pas alors ?

KARINE. — Ah non c'est vrai. Bon, ben, à bientôt. (*ils hésitent et s'embrassent maladroitement sur la joue*).

VINCENT. — Oui, à mardi. (*elle sort*). Faites bon voyage.

Vincent se pose à son ordinateur. Il hésite puis met son casque sur ses oreilles. Il sourit. La musique reprend, la barre de téléchargement avec elle. Elle-seule et l'écran de Vincent éclairent la scène. Vincent ouvre soudain les yeux et se met à pianoter, l'air inquiet. L'inquiétude fait place à la douleur silencieuse alors que la lumière de son écran projette des couleurs étranges. Il est lentement plongé dans l'obscurité. Il sort.



RETOUR DE WEEK-END

KARINE. — C'est moi ! (*musique et téléchargement s'arrêtent. La lumière revient. Karine entre par la porte de l'appartement, robe, talons,*

maquillage, valise à la main). Pas d'odeur de décomposition... Toujours en vie?

VINCENT, *entrant depuis la chambre, beureux de la revoir, lui faisant la bise*. — Bonjour. Alors ce voyage ?

KARINE. — Un enfer. Vu le temps que j'ai passé dans les contrôles aux aéroports, j'aurais eu aussi vite fait de rentrer à pied.

VINCENT. — Vous voulez manger quelque chose? Le frigo est plein.

KARINE, *au frigo*. — Du lait, des yaourts, des épinards. C'est con, j'ai terminé ma croissance.

VINCENT. — Je ne savais pas trop quoi acheter. Je peux commander une pizza si vous voulez.

KARINE. — Non, c'est bon, je n'ai pas faim. J'ai mangé dans l'avion. (*elle nettoie ses lunettes*).

VINCENT. — Vous avez vraiment porté ce truc pendant toutes vos vacances ?

KARINE. — C'est pratique. Plus besoin de galérer pour repérer un café ou une église mérovingienne. Et puis j'ai besoin de partager en temps réel ce que je vois, ça met un peu de beurre dans les épinards. J'ai signé avec un courtier en données personnelles. Je leur vends mes infos au cours du marché plus un point, taux garanti cinq ans. Sexe, âge, habitudes alimentaires, historique de connexion, habitudes de consommation, choix vestimentaires, (*elle fait un signe que tout part en paquet*), et eux s'occupent de la revente aux annonceurs. (*Vincent boche la tête d'un air réprobateur, elle se défend*). Moi aussi ça me débecte, mais je suis juste plus maligne que les trois quarts des gens. Aujourd'hui, on récupère déjà tout sur vous : tout est répertorié et analysé, à chaque clic et sans vous demander votre avis. Comment vous croyez que ça fonctionne le tout gratuit ? Les emails, les forums, les blogs, les moteurs de recherche, le GPS, le partage de photo, le stockage en ligne, les faire-parts pour la naissance du petit dernier... Faut pas se leurrer, pour profiter d'un monde où les marchandises ne coûtent rien, il faut que ce soit nous la marchandise. Donc quitte à abreuver des statistiques de

comportement collectif qui ne servent qu'à mieux me gaver de publicités, j'aime autant en retirer un peu de bénéfice. (*elle prend à boire*). Ça a été vous ? Vous avez vu du monde finalement ?

VINCENT. — Non

KARINE. — J'ai checké vos profils, vous avez bien géré on dirait.

VINCENT, *souriant*. — Je suis à bonne école.

KARINE. — Heureusement que je suis payée d'avance, parce qu'à ce rythme-là, vous n'aurez bientôt plus besoin de moi.

VINCENT. — Il reste trois mois quand même.

KARINE, *bâillant*. — Oui, si on va au bout, oui. (*elle se pose, sensuelle sans le vouloir*). Je suis vannée.

VINCENT. — Ce n'est pas souvent que vous vous habillez comme ça. Vous êtes... Cela vous va très bien.

KARINE. — Vous trouvez ? J'ai tenté de coller à mon profil, mais j'y étais allée un peu fort sur Photoshop. Mais bon, sur deux jours, entre les restos, le cinoche, les câlins, la baise, ça a été plus de la moitié du temps dans la pénombre voire l'obscurité totale, alors...

VINCENT, *froid*. — Je ne savais pas que vous étiez accompagnée.

KARINE. — Ça s'est fait comme ça. Un mec. Il aimait mes photos à 87 % et il avait plus de 93% d'avis positifs alors j'ai dit banco, ça ira nickel pour un week-end.

VINCENT. — Vous allez le revoir ?

KARINE. — Non, ce n'était pas vraiment le délire. (*souriant*). Et puis on s'est déjà bien vu, là. (*une ombre sur son visage, elle se lève*). Je vais ranger mes affaires. Finalement, je crois que je vais accepter la proposition pizza. (*elle se dirige vers sa chambre, traînant sa valise*).

VINCENT, *pianotant, sur un ton neutre*. — Vous devriez essayer, vous savez.

KARINE. — Quoi ?

VINCENT, *pianotant toujours*. — Je dis vous devriez essayer. De vous intéresser à quelqu'un, juste pour voir.

KARINE, *sourire froid et dangereux*. — Parce que je ne m'intéresse pas aux gens ?

VINCENT. — Vous savez très bien que non. La seule personne qui

vous intéresse, c'est vous. Tout ça là, c'est juste une grande entreprise de narcissisme. Vous vous contemplez. Vous vérifiez que vos profils si impeccablement affûtés fonctionnent. Vous n'êtes pas dans la curiosité de l'autre, vous êtes dans le rendement. Rencontrer, c'est se mettre en quête, c'est tenter le partage d'une chaleur intime, sans théâtre, sans spectateur. C'est à l'opposé de votre déballage indécemment. Vous ne cherchez pas un échange. Vous cherchez juste une validation. Parce que du moment où elles sont validées, applaudies par le grand nombre, vos impostures prennent un goût de réel. Pourquoi auriez-vous envie de vous intéresser à qui que ce soit ? Vous êtes bien trop occupée à mesurer à quel point on s'intéresse à vous. Vous aviez raison, vous n'êtes pas seule. Vous êtes cernée par des images de vous-même.

KARINE. — C'est quoi ce délire ? Vous avez eu une épiphanie, vous êtes allé chez les ermites anonymes ? Depuis quand vous êtes devenu un expert en relations humaines ? Il y a quatre mois, il y avait qui pour vous à l'autre bout du câble ? Vous étiez quoi sans moi ?

VINCENT. — Aucune idée, mais certainement pas un amas d'applications spécialisées. Où est l'intérêt de pouvoir se mesurer en nombre de connexions, en nombre de vues, en pourcentage de réputation ? Plus que de vous être mise en ligne, vous vous êtes mise en données. Et le pire c'est que vous aimez ça. Vous vous émerveillez de vos chiffres. Vous surveillez les courbes, vous cherchez la croissance. Vous vous amusez d'être ballottée dans des grands flux marchands, auxquels vous vendez joyeusement chaque jour votre pudeur et votre intimité.

KARINE. — Et la vôtre, ne l'oubliez pas. Vous êtes venu me chercher pour que je vous invente et vous n'avez jamais autant été aussi palpable et crédible que depuis que je vous décris. Si soudain, là, j'en ai marre d'écouter vos conneries et que je vous éclate à coups de valise, vous ne manquerez à personne. Vous savez pourquoi ? Parce que j'ai tout ce qu'il faut en *logins* et en mots de passe pour vous garder en vie à volonté. C'est grâce à moi que vous existez. (*elle va vers sa chambre,*

56 — LE PROCHAIN TRAIN

se ravise, revient). Et d'abord, c'est quoi qui vous défrise ? Que Facebook et Google s'intéressent plus à moi que ma propre mère ? Ou ça vous fait juste chier je me sois envoyée en l'air ? Pour la première fois depuis trente ans, je contrôle totalement ma vie. Je décide.

VINCENT. — Ah oui ? Vous savez ce que Spinoza dit sur l'illusion du libre-arbitre ?

KARINE. — J'emmerde Spinoza.

VINCENT. — Je lui transmettrai. Il dit que c'est un fantôme, un mécanisme qui masque notre profonde ignorance de ce qui nous pousse à agir.

KARINE. — Intéressant, mais il se trouve que moi, je dis quoi, je dis quand, je dis où et je dis pourquoi !

VINCENT. — N'oubliez pas le combien. C'est amusant, je crois me souvenir qu'une prostituée célèbre suivait à peu près le même précepte.

KARINE, *le giflant*. — Connard ! (*elle bésite, puis se dirige vers la porte*).

VINCENT. — Je l'ai retrouvée. (*Karine s'arrête*). Je sais que vous savez, vous avez accédé à un de ses profils depuis mon ordinateur. (*Karine reste silencieuse*). Vous avez vu ses photos ? Elle est magnifique. Vous ne pouvez pas comparer mais croyez-moi, elle est transformée. Ce regard... Des années que je ne l'avais vue aussi lumineuse. Ça m'a rappelé notre rencontre. Il y avait une force entre nous à l'époque, une tension magnétique. C'était là, c'était palpable. Elle est heureuse. Elle le sourit et elle l'écrit aussi. Elle dit avoir l'impression de respirer à pleins poumons. J'ai passé des heures sur ses profils à m'imaginer être celui qui la photographie. Je ne sais pas quel appareil il utilise mais la résolution est impressionnante. Ça rend la couleur de mes souvenirs un peu fade. Ça fait un an et je n'ai jamais été malheureux ou même en colère. Même pour ça je n'ai pas pris le temps. (*il se tourne vers elle*). Je m'excuse. Ne partez pas. S'il vous plaît.

KARINE, *hésitant, puis revenant*. — Pour la pizza, c'est vous qui payez. (*elle retourne vers sa chambre. Elle s'arrête et le regarde. Il a l'air effondré*). Je vous ai déjà dit que j'ai une mémoire photographique ?

VINCENT. — Non.

KARINE, *proche de lui*. — Tous mes souvenirs sont sur photo, stockés là. (*montrant ses lunettes*). Je n'en garde aucun dans ma tête. Je sous-traite. Quand je veux changer de vie, je change de forfait. Je jette les vieux souvenirs et j'en construis de nouveaux.

Elle sort. Musique. Vincent se prend la tête dans les mains. Derrière lui, on voit un film. Elisa se filme avec son téléphone.

Elle tient un gâteau qu'elle apporte à Vincent, un petit gâteau sur lequel une bougie est allumée.

Vincent travaille et lève la tête en souriant.

Elisa sourit, s'approche. Vincent souffle la bougie. Noir.



ANNIVERSAIRE

KARINE, *un peu fort et un peu faux*. — Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire patron, joyeux anniversaire. Aïe ! Il est où ce con d'interrupteur ? (*bruit d'interrupteur, lumière. Karine revient vers Vincent. Il est assis devant un minuscule gâteau où trône une bougie laissant échapper de la fumée. Leurs deux ordinateurs se font face, avec manettes de jeu*). Alors ce vœu ?

VINCENT. — J'ai oublié. (*il boit*).

KARINE, *coupant le minuscule gâteau*. — On va se régaler dites donc. Première fois que je vois des parts plus grosses que le gâteau. (*elle le sert, il va pour manger*). Attendez, attendez, j'ai un cadeau ! (*elle se lève, file hors scène, il continue à boire. Elle revient*). Vous savez qu'elle est pour deux la bouteille ? (*lui tendant son paquet*). Joyeux anniversaire !

VINCENT, *regardant son téléphone*. — On est un peu en avance, mon anniversaire, c'est dans dix minutes.

KARINE. — On s'en tape. Allez, ouvrez !

VINCENT. — Merci. (*Vincent ouvre. C'est un gilet recouvert de câbles, USB, ethernet, HDMI, VGA, RGB, RCA, DVI, tout y est*).

58 — LE PROCHAIN TRAIN

KARINE. — C'est fait main. Je vous ai piqué votre gilet du dimanche et je l'ai customisé avec les câbles qui traînaient dans ma chambre. Et les USB au bout des manches, elles fonctionnent vraiment. Regardez. (*elle lui fait une démonstration, se connectant sur son ordinateur*). C'est pas énorme ?

VINCENT. — Merci beaucoup. C'est très joli. (*il l'enfile*). C'est un peu lourd, mais très joli. (*il l'embrasse sur la joue, puis boit*).

KARINE. — Vous ne mangez pas ?

VINCENT. — Je bois. Des années que je n'ai pas fêté mon anniversaire.

KARINE, *la bouche pleine*. — Pourquoi ?

VINCENT. — Elisa se donnait du mal et j'étais toujours occupé ou alors je rentrais trop tard. Elle a abandonné.

KARINE. — Vous devriez manger un peu quand même

VINCENT, *docte*. — Qui boit dort, mais qui dort dîne, donc qui boit dîne.

KARINE, *prenant la manette*. — On refait une partie ?

VINCENT. — Une dernière alors. (*Karine lance le jeu, on entend des bruits et de la musique*).

KARINE, *jouant*. — Couchez-vous. À droite, à droite. Là, faites un portail au-dessus de la porte.

VINCENT. — Ce n'est vraiment pas facile votre jeu. D'ailleurs, je n'ai toujours pas compris pourquoi nous sommes enfermés.

KARINE. — Je sais pas trop. C'est un ordinateur un peu barjot qui s'amuse à faire courir des gens comme des hamsters dans des cages piégées. Un genre d'expérience qui a mal tourné. Baissez-vous ! Et attendez là, je fais le tour par derrière. Faites gaffe au wagon, il vous écrase si vous avancez trop.

VINCENT. — Sir, Yes, Sir ! Je vous ai dit que j'étais passionné par les trains quand j'étais petit ?

KARINE. — J'avais compris.

VINCENT. — C'est pour ça que j'ai fait des études d'ingénieur à la base.

KARINE. — Et qu'est-ce qui a changé ? (*jouant*). Bougez pas !

VINCENT. — Pardon. (*reprenant*). J'ai fait un stage à dix-sept ans, dans une des directions régionales des chemins de fer. C'était dans des bureaux. Je ne sais pas. Il y avait des cartes avec des voies, des horaires, des tarifs. Chaque passager n'avait pas forcément la même valeur. Ce n'était pas ce que j'imaginai. (*jouant*). Où êtes-vous ? Je ne vous vois plus.

KARINE. — Là-haut, au-dessus de la plateforme, derrière la vitre.

VINCENT. — Ah oui. Il y a un robot au-dessus de vous. Je tire ?

KARINE. — Non. Bougez pas, je vous dis. (*reprenant*). Et pourquoi les réseaux au final ?

VINCENT. — Un peu par hasard : Un copain d'école qui travaillait dans le secteur, il m'a recommandé. Comment il s'appelait déjà ? C'était un passionné, il disait qu'Internet marquait une étape majeure dans l'histoire de l'humanité. Pour la première fois, un espace politique et social offrait les mêmes droits et les mêmes ressources, sans aucune discrimination. Quel que soit l'endroit d'où l'on se connecte, on voit le même réseau. Ça ouvrait des possibilités folles en matière de connaissance et de diversité. (*cherchant*). Mince, comment il s'appelait ?

KARINE. — Vous êtes prêt ? Je laisse passer encore trois wagons et vous me téléportez.

VINCENT. — D'accord.

KARINE, *comptant*. — Un.

VINCENT. — Et vous, vous vouliez faire quoi ?

KARINE. — Je n'ai jamais eu vraiment envie de rien. Je pense que ça vient du fait d'avoir toujours eu le choix de tout. Et puis on ne comprend plus très bien la notion de conséquence quand on a grandi en cliquant sur annuler. Toutes mes actions ont toujours été réversibles. (*regardant le jeu*). Deux. (*reprenant*). Si, pendant un moment, je voulais faire du journalisme. Je me souviens, à la fac, j'étais trop fière de faire partie de la première génération en position de réellement utiliser la liberté d'expression. Avant nous, c'était virtuel, c'était un concept. L'écriture, l'imprimerie, les médias, tous ces outils appartenaient à une élite qui se partageait le gâteau. Mais nous, on est

les premiers à être audibles : une diffusion directe du producteur au consommateur. Une vraie voix et la possibilité de l'utiliser sans filtre. Je n'ai juste jamais réellement pris le temps de le faire. (*jouant*). Attention, il arrive. Trois. Tirez ! Putain ! Non, pas sur moi ! Tirez ! Tirez !!

VINCENT. — Je tire mais c'est votre manette là, ce n'est pas précis.

KARINE. — Vous êtes catastrophique. Pourtant vous avez fait le service militaire, non ? OK, c'est mort. (*elle lâche la manette*). On arrête ? (*Vincent hoche la tête. Karine se lève, Vincent boit*). Qu'est-ce que vous voulez faire ? Allez, c'est votre anniversaire, c'est vous qui décidez.

VINCENT, *réfléchissant*. — On peut regarder la télé.

KARINE. — OK... Super. La télé. Sauf que vous n'avez pas de télé.

VINCENT. — Bien sûr que si j'ai une... (*regardant autour de lui*). Elle est où ? J'avais une télé moi... (*il cherche*). Elisa a dû l'emmener. Sinon, on peut faire un Monopoly ? Ou un Trivial Pursuit ? Ah non, je sais. Et si on faisait un enfant ?

KARINE. — Wooo... Tout doux Sue Ellen, tu t'emportes là.

VINCENT. — Mais non, je veux dire, un profil d'enfant. Vous me créez un petit garçon, ou une petite fille, ou les deux même. J'ai plein de photos de moi petit, il suffira de les retoucher. Et comme ça, tout le monde pensera que je suis papa. On pourrait se faire des sorties le week-end. Je suis sûr que je ferais un bon papa. (*il se fige, les larmes aux yeux*). Je suis sûr que... (*il se fige sans plus rien dire*).

KARINE, *rapidement*. — Allez, allez, c'est la fête, tristesse interdite aujourd'hui ! On se met un peu de musique ? Tiens, si on se mettait un truc pour les gens qui sont nés en noir et blanc ? (*elle pianote. On entend « La Foule », Vincent sourit*). C'est de votre âge ça, non ?

VINCENT. — Je vais adorer me moquer le jour où vous aurez quarante ans. (*il entraîne Karine dans une valse*).

KARINE. — Rêvez pas. Ma date de péremption va expirer bien avant. Allez, montrez-moi comment ça bouge un ingénieur réseau. (*ils dansent et chantent jusqu'à être interrompus par des sons de notifications qui coupent la musique*). Ah, ça y est, c'est minuit passé. (*elle quitte la*

DERNIER TRAIN — 61

danse, va à son ordinateur. Vincent continue seul avec son verre). Vous recevez des tas de messages pour votre anniversaire.

VINCENT. — De qui ?

KARINE. — Des gens. Vous ne les connaissez pas.

VINCENT. — Super ! Embrassez tout le monde pour moi ! (*il danse, debout parce que c'est la mode. Il passe près de son bureau et heurte le colis*). C'est quoi ce... Regardez, j'ai retrouvé le colis. C'est fou ça.

KARINE, *pianotant, sans lever la tête*. — Trop fort. (*Vincent ouvre le paquet. Une lumière inonde son visage. Il reste médusé, le sourire aux lèvres, jusqu'à ce que la lumière décroisse et s'éteigne. Il finit par regarder à Karine. Elle est figée et le regarde étrangement*).

VINCENT. — Quoi ?

KARINE. — C'est votre frère. Il vient de mettre à jour son statut. Votre maman... (*elle se lève, le prend dans ses bras*). Je suis désolée.

Vincent brise l'étreinte, titube et sort. Noir.

La musique avale « La Foule ».

La barre de téléchargement reprend, rouge de colère.

Elle est presque pleine et pulse au son de la musique.

La musique se calme. La lumière revient.



DERNIER TRAIN

KARINE. — Ouais Patron, c'est moi. Je ne veux pas faire ma chieuse, mais ça fait une semaine que je n'ai pas de nouvelles. Et même si par principe je ne m'intéresse qu'à moi, là, je vous préviens, je veux des news ce soir, sinon je vous coupe les vivres. Je vous rappelle que je contrôle vos comptes. (*elle raccroche, réfléchit, son téléphone sonne*). Armelle ? Merci de me rappeler, c'est cool. Oui toujours. Écoute, je suis désolée, mais j'ai besoin d'un service. Tu as toujours accès aux bases de données des hôpitaux ? Non ? Ah bon ? Je ne savais pas. Ben félicitations. Et elle

s'appelle comment ? C'est mignon. C'est cool... Moi ? Ça va. Oui toujours. Ouais, ça marche à fond, c'est génial. J'ai plein de demandes, je ne sais pas où donner de la tête. (*une ombre sur le visage*). Je suis contente, ouais. C'est bien. (*Vincent entre*). Attends. Je te rappelle Armelle, OK ? Je t'embrasse. (*elle raccroche*). Putain, vous étiez où ?

VINCENT. — Dehors. (*il passe devant elle et file hors scène vers sa chambre*).

KARINE. — Vous vous foutez de ma gueule ? Vous disparaissiez, personne n'a de nouvelle. J'ai appelé votre frère, il est au bord de la crise cardiaque. J'ai essayé votre boulot, et là, parfait, super idée d'avoir sous-traité votre standard en Inde. La gonzesse ne connaît même pas le nom de votre boîte. (*Vincent revient, sac à dos à la main, quelques habits dans l'autre, qu'il entasse*). Allô, je vous parle.

VINCENT. — Je vous écoute.

KARINE. — J'étais morte d'inquiétude, merde. J'ai même appelé votre ex. (*Vincent arrête de ranger*). Elle m'a dit qu'elle vous avait vu à l'enterrement, mais qu'elle n'avait pas de nouvelle depuis. Ça a l'air d'être une chouette fille en tout cas.

VINCENT, *reprenant*. — Elle l'est. Je suis désolé. Je ne voulais pas vous inquiéter.

KARINE. — C'est pas grave. Comment ça s'est passé ?

VINCENT. — Rapidement. Il y avait trois familles d'affilée, du coup le prêtre était un peu perdu. Il a mélangé ses fiches à un moment. Il m'a appelé Victor.

KARINE. — Ah ouais ? C'est marrant. (*silence*).

VINCENT. — Maman avait choisi une musique. Mon frère a essayé de la jouer depuis son téléphone mais ça n'a pas marché. Du coup on a chanté. C'était touchant. Faux, mais touchant. (*il termine son sac*). Il a fait graver un *flashcode* sur la tombe. Quand on le scanne, ça renvoie sur un site avec des animations et des photos. C'est très joli. (*il prend son sac*). Vous faites quoi ce soir ?

KARINE. — Rien. Je bosse. Pourquoi ?

VINCENT. — Je pars en voyage. Je vous aurais demandé de m'accompagner.

KARINE. — Je ne peux pas partir. J'ai du boulot. Avec tout ça, je

suis à la bourre sur tous mes clients. (*elle se rassoit à son ordinateur*).

VINCENT. — Et après ?

KARINE. — Quoi ?

VINCENT. — Après ? Vous rattrapez votre retard, vous mettez à jour tous vos profils, vous êtes de nouveau dans la course, en attente du prochain message qui vous active ? Il faut arrêter Karine. Nous sommes plus que ça. Vous êtes plus que ça... (*montrant ordinateur et câbles*). Tout ça là, à la base, c'est pour nous aider. Mais là je me demande : qui utilise qui ?

KARINE, *après un temps*. — OK, d'accord, admettons. Alors on fait quoi ? On bazarde tout, on passe chez H&M s'acheter des pagnes et en avant pour la *dolce vita* dans une caverne ?

VINCENT, *neutre*. — J'ai posé ma démission hier.

KARINE. — Écoutez. Vous avez perdu votre maman, vous êtes secoué, je comprends, mais ce n'est pas une solution de...

VINCENT, *s'asseyant près d'elle, prenant son colis dans les mains*. — Vous savez pourquoi le train n'est plus passé ? Parce qu'il n'y avait plus suffisamment de gens pour le prendre. J'ai mis des années à comprendre ça. C'est nous qui décidons du trajet et c'est nous qui choisissons les rails qui nous joignent.

KARINE. — Et d'abord, vous voulez aller où ?

VINCENT. — Pas loin. Tous les étés, maman nous emmenait deux semaines à la campagne. En général, il n'y avait pas grand-chose à faire d'autre que marcher.

KARINE. — Ça a l'air sympa.

VINCENT, *souriant*. — Pour les sportives comme vous, il y avait des vélos au village.

KARINE. — Je ne sais pas en faire. J'ai jamais su, ma grande sœur a bien tenté de m'apprendre, mais ça n'a pas pris. On faisait ça dans l'allée du cimetière, elle me poussait en gueulant « vas-y, vas-y, si tu arrives, tu verras les fantômes ». Les bûches que je me suis prise.

VINCENT. — La pédagogue de la famille ? (*Karine sourit. La lumière se resserre sur eux, on entend une légère brise*). On prenait toujours le même chemin. Il serpentait entre les collines avant de mener à une

64 — LE PROCHAIN TRAIN

vieille gare. Le bâtiment était abandonné. On sortait les pique-niques et on s'asseyait sur un banc. (*lumière juste sur eux et sur le train avant-scène*). Maman avait compris que j'aimais l'endroit, sans trop savoir pourquoi. (*Vincent montre devant lui en souriant*). On voit encore les rails entre les broussailles, juste là-bas. (*Karine acquiesce*). On a fait ça pendant des années. J'avais promis à maman que l'on reviendrait tous les deux.

KARINE, *voyant Vincent ouvrir le colis*. — Ça va aller ?

VINCENT. — Oui (*il sort une locomotive et va la poser sur les rails de la miniature*).

KARINE. — Et maintenant ?

VINCENT *revenant*. — Je ne sais pas. On est bien là, non ?

KARINE. — Oui. (*assise en tailleur*). Vous croyez que le train va passer ?

VINCENT. — Je ne sais pas. (*Karine pose la tête sur son épaule*). On va attendre un peu, on ne sait jamais.

Musique. ils sont plongés peu à peu dans le noir, la lumière reste sur la miniature. Le train démarre, dansant avec la musique. Noir.

FIN



À ma maman...

REMERCIEMENTS

Merci à tous ceux qui ont pris le train avec moi
dans cette aventure un peu folle.
Grâce à eux, j'ai le sentiment de pouvoir de nouveau
courir plus vite que l'acier.





DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

Stéphane Duguin, *La carie d'Alexandrie*

(pièce en 4 actes, 2011)

Stéphane Duguin, *Hors sec*

(pièce en 3 actes, 2012)



Composé
en Garamond corps 10
par MK90.
mk90@free.fr
et achevé d'imprimer
à 200 exemplaires
par vanDeventer
à 's-Gravenzande (Pays-Bas)
en juin 2014.
Dépôt légal : mai 2014.
ISBN : 978-2-9549353-0-0







